

Lola Gonzalez-Quijano  
[lolagonzalez@wanadoo.fr](mailto:lolagonzalez@wanadoo.fr)  
Chercheuse associée au Ladéhis (EHESS)

## ***Le demi-monde : prostitution et réseaux sociaux dans le Paris du XIXe siècle***

Les clients de la prostitution sont les grands absents des ouvrages consacrés à la prostitution aussi bien que des archives. Les rapports de police ne mentionnaient pratiquement jamais les noms, ni même la présence de clients de prostituées lors d'une arrestation ou d'une surveillance, allant même jusqu'à parler d'« amateurs » à leur propos : le terme effaçant totalement l'aspect financier de la relation sexuelle. Ce constat ne souffre qu'une exception : les clients du demi-monde. La presse de l'époque faisait son miel des dépenses, des réputations et des scandales du monde galant. Même si les scènes étaient anonymisées ou leurs auteurs désignés par des patronymes ou des allusions — ne les rendant identifiables que pour un nombre restreint d'initiés. Mais les dossiers de femmes galantes, les rapports de recherches et de renseignements émanant de la police de Sûreté concernant les personnalités alors en vue étaient riches d'informations quant à ces relations demi-mondaines.

Nous possédons beaucoup d'informations sur les clients du demi-monde car ils étaient surveillés par les différents services de police en tant qu'acteurs politiques, économiques et sociaux majeurs de l'époque avant de l'être en tant que clients de femmes galantes. Les clients du demi-monde différaient des autres clients de la prostitution par leur importance sociale mais surtout par les relations qu'ils entretenaient avec les femmes galantes et entre eux. Dans les travaux sur la prostitution, en général, les clients sont considérés comme une collection d'individus rassemblés par une pratique<sup>1</sup>. Les spécificités du demi-monde nous conduisent à formuler l'hypothèse que, dans ce cas, nous avons plutôt affaire à un groupe, voire à une communauté, de clients réunis par et autour de leur fréquentation des femmes galantes. Dans nos sources, le demi-monde cristallise les éloges les plus dithyrambiques mais aussi les critiques les plus féroces. Par qui sont produits ces discours ? Quels sont les enjeux qui se jouent tant sur le plan individuel que collectif dans la fréquentation du demi-monde ?

---

<sup>1</sup> Stéphanie Pryn, « La prostitution : analyse critique des différentes perspectives de recherche », *Déviances et société*, vol. 23, n°4, 1999, pp. 447-473.

Pour savoir qui étaient les hommes du demi-monde, nous avons, en regroupant des informations éparses présentes dans les archives de la Préfecture de police de Paris, la littérature panoramique, le *Journal des Goncourt*, les biographies et Mémoires de courtisanes, tenté de reconstruire un réseau de relations<sup>2</sup> entre les femmes galantes célèbres et leurs clients. En partant de Cora Pearl et de ses protecteurs notre réseau totalise 510 relations nouées entre 100 femmes appartenant à la *middle* et surtout à l'*upper class* de la galanterie et 315 de leurs « amants-clients<sup>3</sup> ». Notre point de départ a été Cora Pearl, considérée comme l'une des courtisanes les plus célèbres du Second Empire et dont la carrière galante est particulièrement bien documentée<sup>4</sup>. Ensuite nous avons cherché à retrouver les femmes galantes ayant eu des relations avec les protecteurs de Cora Pearl, puis les amants de ces femmes galantes, etc. Voulant comprendre les enjeux de la publicisation des relations, nous n'avons pas retenu dans notre graphique les rencontres fortuites en maison de rendez-vous indiquées dans le registre BB1. De même, nous avons éliminé un certain nombre de relations qui, bien que publicisées, furent nouées lors de tournées artistiques ou « galantes » en Europe ou en Amérique.

Ce réseau ne peut être considéré comme exhaustif : nos sources nous renseignent abondamment sur certaines relations et passent d'autres volontairement sous silence. Cependant il permet de dépasser l'interaction entre la femme galante et son client pour penser plus globalement l'ensemble des relations qui vinrent à créer le demi-monde. Contrairement à ce que pouvait penser Alexandre Dumas fils, le demi-monde n'est pas la conséquence de l'apparition d'une nouvelle catégorie de « femme déchue » mais le produit complexe des remaniements sociaux et moraux à l'œuvre dans les élites parisiennes. Nous essaierons donc

---

<sup>2</sup> Maurizio Gribaudi et Alain Blum, « Des catégories aux liens individuels : l'analyse statistique de l'espace social », *Annales ESC*, vol. 45, n°6, nov.-déc. 1990, pp. 1365-1402 ; Maurizio Gribaudi, « Les discontinuités du social : un modèle configurationnel », dans Bernard Lepetit (dir.), *Les Formes de l'expérience : une autre histoire sociale*, Paris, Albin Michel, 1995, pp. 187-225 ; Claire Lemerrier, « Analyse de réseaux et histoire », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 2, n°52-2, 2005, pp. 88-112.

<sup>3</sup> Concernant la plus grande partie de ces relations, il est impossible pour l'historien de juger *a posteriori* de leur caractère vénal ou désintéressé. De plus, cette distinction nous semble peu opérante pour comprendre la complexité des relations que nous allons entrevoir ici.

<sup>4</sup> Cora Pearl (1835-1886) Elizabeth Crouch dite : courtisane la plus célèbre du Second Empire. D'origine anglaise, fille d'un musicien, elle voyage à Paris avec un de ses amants et décide d'y rester. Ayant sûrement commencé à se prostituer comme simple fille de rue à la fin des années 1850 puis devint plat du jour en maison de tolérance avant d'arriver vers 1861-1862 au sommet de la galanterie. Parmi ses amants : le prince Jérôme Napoléon, le duc Charles de Morny, le duc Ludovic Gramont-Caderousse, Khalil-Bey, le prince Achille Murat, le prince Guillaume d'Orange, Victor Masséna. Elle amasse et dépense des sommes considérables : entre 1863 et 1868, par exemple elle achète plus de soixante chevaux ! En 1872, Alexandre Duval, l'héritier des bouillons Duval, fait une tentative de suicide dans son antichambre alors qu'elle ne voulait plus le recevoir ; l'affaire fit grand bruit et lui valut une courte expulsion du territoire français. Après avoir séjourné à Monte-Carlo et à Milan, elle est de retour à Paris en 1874 et continue sa carrière galante, désormais déclinante. Criblée en permanence de dettes, elle vend une partie de ses meubles et bijoux au début des années 1880 puis publie ses Mémoires en 1884 pour tenter d'en gagner un peu d'argent. Elle décède peu de temps après dans un confortable appartement bourgeois de la rue Bassano, et non dans la misère comme il l'a beaucoup été raconté, d'un cancer de l'intestin.

ici de comprendre les raisons sociales du demi-monde en nous intéressant aux trois grands groupes de clients qui totalisent presque les trois quarts de la clientèle de notre réseau : les artistes et hommes de lettres (30%), les « hommes du monde » ou les viveurs (35%) et les banquiers et financiers (8,5%)<sup>5</sup>.

## ***1. Le demi-monde et la vie littéraire et artistique***

« Paris était peuplé de Parisiens, et c'était l'élite de ces Parisiens qui occupait le boulevard et le considérait comme son fief. En vertu d'une sélection qui n'était contestée par personne, on n'y était admis qu'autant qu'on apportait une supériorité ou une originalité quelconque. Il semblait qu'il existât une sorte de barrière invisible et morale qui interdit l'accès de cette enceinte aux médiocres, aux incolores et aux insignifiants<sup>6</sup>. »

Cette vision de l'élite des Parisiens peut sembler ingénue, égotique, voire caricaturale. Tirée des Mémoires d'un journaliste boulevardier — *Souvenirs du boulevard* de Gustave Claudin —, elle nous semble cependant révélatrice, d'une part des mutations sociales que connurent les élites au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et, d'autre part, du rôle décisif que jouèrent les hommes de lettres dans ce processus. Ces transformations sont indissociables de la production de nouvelles représentations des élites par les auteurs et hommes de lettres du Boulevard. Filles publiques et courtisanes occupaient une place particulière dans cette production littéraire et artistique qui interroge sur la réalité des rapports entre les hommes de lettres, les artistes, et leurs inspiratrices. Etaient-elles muses, maîtresses, mécènes ? En dehors des relations intimes, existait-il un demi-monde littéraire et artistique ?

L'histoire littéraire par l'importance qu'elle donne aux figures et mouvements d'avant-garde fait apparaître la fille publique (à juste titre) comme une figure majeure de la littérature de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle en retenant des œuvres comme *La Fille Élisa*, *Boule-de-Suif* ou *La Maison Tellier*. Cependant les auteurs à succès et une grande partie de la production romanesque de l'époque mettaient davantage en avant, en tant que figure de prostituée, des personnages de femmes galantes et de grandes horizontales. Entre ces deux courants, *Nana* peut-être considérée comme une exception. Le but d'Émile Zola était d'ailleurs de traiter de façon naturaliste un thème en vogue dans la littérature qu'il exérait<sup>7</sup>.

<sup>5</sup> Viennent ensuite quelques clients issus des professions libérales (médecins et avocats principalement) dont la plupart ont une activité politique, des militaires, des fils de commerçant enrichis, des diplomates, etc. Notons que 34 clients n'ont pu être correctement identifiés, faute d'informations suffisantes à leur sujet.

<sup>6</sup> Gustave Claudin, *Mes souvenirs : les boulevards 1840-1870*, Paris, Calmann Lévy, 1884, p. 16-17.

<sup>7</sup> C'est-à-dire les romans à scandale et les « romans honnêtes ». Les premiers parce qu'ils n'évoquent de la vie

Lorsqu'il rédigea *Nana*, les femmes galantes lui étaient en grande partie inconnues, même s'il connaissait le milieu du théâtre. S'il eut, dans sa jeunesse, une aventure avec une « fille à partie » prénommée Berthe<sup>8</sup>, son mariage avec Gabrielle Meley était des plus sérieux, voire des plus bourgeois<sup>9</sup>. Pour *Nana*, il effectua des visites de documentation et prit des renseignements sur la décoration et l'ameublement des hôtels particuliers des grandes horizontales de son temps. Il nota scrupuleusement le moindre détail du décor du théâtre des Variétés, déjeuna dans un cabinet du Café Anglais avec Laporte, interrogea Céard ou Ludovic Halévy et fit parler tous ses amis de leurs expériences amoureuses<sup>10</sup>.

### 1.1 Les salons des courtisanes

Cette méconnaissance de la courtisanerie et du demi-monde est presque exceptionnelle. Nombre d'hommes de lettres, de journalistes et d'artistes contemporains d'Émile Zola fréquentaient les hôtels et appartements des grandes horizontales autant, si ce n'est davantage, que les maisons closes décrites par les littératures réaliste et naturaliste. Beaucoup de courtisanes recevaient chez elles, avaient leur jour et tenaient salon suivant l'exemple du faubourg Saint-Germain. Parmi elles, quelques-unes accueillait artistes, écrivains et journalistes sans avoir rien à envier aux salonnières réputées de l'époque<sup>11</sup>.

Apollonie Sabatier<sup>12</sup> tint salon dans son appartement de la rue Frochot entre 1847 et

---

des grandes horizontales que leurs diamants, leurs hôtels et leurs soupers. « Leurs mémoires mentent impudemment, et là est le danger de ces livres médiocres et bêtes, qui ne peuvent tenter que des collégiennes en vacances et des grisettes affamées. » Les seconds car sous couvert de bon goût et de sentimentalité, ils attisent les fantasmes de leurs lectrices et défendent non pas la « Morale », mais les convenances et la morale sociale, Colette Becker, « préface de *Nana* », dans *Les Rougon-Macquart : histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*, tome 3, Paris, Éditions Robert Laffont, 1992, p. 8.

<sup>8</sup> Expérience dont il tira *La Confession de Claude* paru en 1865.

<sup>9</sup> Ce n'est qu'en mai 1888 qu'Émile Zola rencontre Jeanne Rozerot et qu'à partir de décembre de la même année qu'il mène une double vie, installant sa maîtresse dans un appartement au 66 rue Saint-Lazare. On peut légitimement penser que cette situation, si elle ne remet pas en question sa vision de la prostitution, a cependant eu des conséquences sur ses représentations et ses conceptions de l'adultère, tout comme du mariage.

<sup>10</sup> NAF 10313 « dossier préparatoire de *Nana* », BNF.

<sup>11</sup> Nous avons d'ailleurs été surprise de leur quasi absence dans les ouvrages évoquant les salons littéraires français, qui semblent maintenir une frontière entre les salonnières « convenables » et les autres. S'il est difficile cependant de ne pas évoquer le salon de Jeanne de Tourbey tant son influence fut grande, ces ouvrages sont peu diserts sur sa vie, ses amants et son salon avant son mariage avec le comte de Loynes.

<sup>12</sup> **Apollonie Sabatier** (1822-1890), Joséphine-Aglé Savatier dite : fille d'une blanchisseuse et d'un militaire, elle arrive à Paris avec sa mère et ses frères et sœurs après le décès de son père en 1832. à quinze, elle danse dans les bals, se fait remarquer et devient modèle pour peintres. En 1836, elle a une liaison avec James de Pourtalès qui la fait connaître sans pour autant qu'elle appartienne au monde de la galanterie. Elle semble mener une vie de « bohème demi-mondaine » jusqu'en 1846, année où elle devient la maîtresse officielle d'Alfred Mosselmann. C'est lui qui en 1847 commande à Auguste Clésinger la statue qui deviendra La Femme piquée par un serpent. Durant les quatorze ans que durèrent leur relation, Apollonie tenu l'un des salons les plus réputés du Second Empire. Lorsqu'il la quitte en 1861, elle refuse l'argent qu'il lui propose et vend la plus grand partie de ses œuvres et objets d'art. En 1870, elle accepte un important don d'argent d'un ancien amant, Richard Wallace, devenu riche à la mort de son père naturel, le 4e marquis d'Hertford. Elle continue à recevoir et à rendre visite à ses amis de jeunesse, mais vit de plus en plus retirée. Elle meurt, dans sa maison de Neuilly, d'une grippe en 1890.

1861 et réunit autour d'elle Théophile Gautier, Henri Monnier, Ernest Meissonnier, Alfred Arago<sup>13</sup>, Fernand Boissard, Gérard de Nerval, Auguste Vacquerie<sup>14</sup>, Maxime Du Camp, Ernest Feydeau, Gustave Flaubert, Paul de Saint-Victor<sup>15</sup>, Louis Bouilhet<sup>16</sup> et Charles Baudelaire. La Païva tint salon presque tout sa vie : d'abord en tant que compagne du pianiste Henri Herz, puis dans son appartement de la rue Saint-Georges — où elle recevait Théophile Gautier, Paul de Saint-Victor, Émile de Girardin, Sainte-Beuve, Edmond About, Léon Gozlan<sup>17</sup>, Jules Lecomte<sup>18</sup>, etc. —, et enfin dans son hôtel des Champs-Élysées avec les habitués de la rue Saint-Georges mais également de nouveaux invités comme Hippolyte Taine, les Goncourt ou Arsène Houssaye<sup>19</sup>.

Un des salons incontournables de la vie littéraire et artistique parisienne fut incontestablement celui de Jeanne de Tourbey<sup>20</sup> qui reçut chez elle de 1860 à 1908. D'abord rue Vendôme où elle accueillait Henry Murger, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas fils, Léon Gozlan, Arsène Houssaye, Edmond About, Jacques Offenbach, Auguste Préault<sup>21</sup>, Adolphe

<sup>13</sup> Alfred Arago (1815-1892) est un artiste peintre (il fut l'élève de Paul Delaroche et d'Ingres). Il fut inspecteur des Beaux-Arts puis chef de division au ministère des Beaux-Arts jusqu'à la chute du Second Empire. Il est le fils de François Arago (1786-1853) connu en tant qu'astronome, physicien et homme politique et le frère d'Emmanuel Arago (1812-1896). Avocat et républicain, ce dernier participa au gouvernement de Défense nationale puis devint sénateur inamovible.

<sup>14</sup> Auguste Vacquerie (1819-1895) est un poète, auteur dramatique et journaliste français. Il collabora à *L'Événement* et fut incarcéré après le coup d'État lorsque le journal fut interdit. Très proche de la famille Hugo (son frère Charles épousa Léopoldine Hugo en 1843), il fut avec Paul Meurice l'exécuteur testamentaire de Victor Hugo et participa à la publication de ses œuvres posthumes.

<sup>15</sup> Paul de Saint-Victor (1827-1881), essayiste et critique, ami des Goncourt, il eut une longue liaison avec l'actrice Lia Félix, sœur de Rachel.

<sup>16</sup> Louis Bouilhet (1822-1869), professeur, conservateur et homme de lettres français. Il est davantage connu aujourd'hui pour avoir été l'ami intime de Gustave Flaubert que pour ses œuvres poétiques et dramatiques.

<sup>17</sup> Léon Gozlan (1803-1866), romancier, dramaturge et journaliste, il fut l'ami et peut-être le nègre d'Honoré de Balzac. Après la mort de celui-ci, il lui succéda à la tête de la Société des gens de lettres et publia son ouvrage resté le plus connu *Balzac en pantoufles*, recueil d'anecdotes et de témoignages sur l'auteur de *La Comédie humaine*.

<sup>18</sup> Jules Lecomte (1814-1864), écrivain, auteur dramatique et journaliste. Après six ans de service, il quitta la marine pour se faire un nom dans la littérature maritime. En dehors de ses romans (*L'Île de la Tortue*, *La Femme pirate*, etc.), il contribua à de nombreuses revues dont *Le Navigateur*, *La France Maritime*, *Le Monde illustré*.

<sup>19</sup> Arsène Houssaye (1815-1896). Journaliste et écrivain prolifique, il monte à Paris en 1832, mène une vie de bohème et se lie d'amitié avec Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Alphonse Esquiros ou encore Jules Sandeau. Il fut administrateur général de la Comédie-Française (1849-1856), grâce à l'influence de Rachel, et président de la Société des gens de lettres. Figure centrale de la vie parisienne, il était à l'époque connu autant pour ses œuvres que pour les somptueuses redoutes qu'il organisait dans son hôtel particulier de l'avenue Friedland.

<sup>20</sup> Jeanne de Tourbey (1837-1908), Jeanne Marie Detourbay dite : née à Reims, elle aurait rincé des bouteilles dans une maison de champagne et été fille de bordel avant de devenir l'une des salonnières les plus célèbres du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle fut lancée par ses amours avec Marc Fournier, alors directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, puis surtout par sa liaison avec le prince Jérôme Napoléon pour qui elle tint salon dans son appartement de la rue de l'Arcade. À sa mort en 1870, Ernest Baroche, l'un de ses amants, lui légua une fortune considérable. Elle abandonne alors la galanterie et épouse en 1872 le comte de Loynes. Les époux se séparent bien vite, mais la comtesse a désormais une respectabilité nouvelle et devient une personnalité incontournable du Paris littéraire et artistique. Sa longue liaison avec le critique Jules Lemaître orienta son salon vers des préoccupations plus politiques que littéraires. Fervente antidreyfusarde, elle recevait de nombreux nationalistes dont Édouard Drumont et Henri Rochefort, et soutint financièrement l'Action française.

<sup>21</sup> Auguste Préault (1809-1879), sculpteur associé au mouvement romantique, ami de Victor Hugo et du peintre Paul Huet. En butte à l'esthétisme prôné par l'Académie des Beaux-Arts, exclu des Salons, il mène une vie de bohème jusqu'à sa reconnaissance et sa rapide consécration sous le Second Empire, grâce notamment au

d'Ennery, Aurélien Scholl, Gustave Flaubert, Émile de Girardin. Ce n'est cependant qu'à la suite de sa liaison avec le prince Jérôme Napoléon et son déménagement rue de l'Arcade que son salon prit une véritable importance littéraire et artistique avec la présence régulière de Sainte-Beuve, Ernest Renan, Émile de Girardin, Gustave Flaubert, Hippolyte Taine, Edmond About, Paul de Saint-Victor, Théophile Gautier, Émile Augier, Ernest Feydeau, Lucien Prévost-Paradol, Victorien Sardou, Hector Crémieux<sup>22</sup>, Jean-Léon Gérôme<sup>23</sup>, René de Saint-Marceaux<sup>24</sup>, Jules Lecomte. Sous la III<sup>e</sup> République, son salon, même s'il était fréquenté par Guy de Maupassant, Anatole France, François Coppée, Ludovic Halévy, Henri Lavedan<sup>25</sup> ou Henri Houssaye<sup>26</sup> devint sous la houlette de Jules Lemaître plus politique que littéraire. Avec l'affaire Dreyfus, le salon se vida de certains de ses habitués — notamment Anatole France, Georges Clemenceau, Jules Renard — et prit une teinte nettement plus réactionnaire et nationaliste avec des figures comme Maurice Barrès, Gaston Calmette, Édouard Drumont ou Charles Maurras. À l'orée de la Première Guerre mondiale, il reprit une dimension plus artistique et accueillit Sarah Bernhardt, Jeanne Granier, Antoine, Lucien Guitry, Léon Daudet ou Julia Bartet<sup>27</sup>.

Les salons des courtisanes ne différaient guère, dans leur organisation, des autres salons : la figure de la maîtresse de maison y était tout aussi centrale, certaines avaient des « grands jours » et des « petits jours » pour les amis et les intimes<sup>28</sup>. En recevant artistes et hommes de lettres, les grandes horizontales ne faisaient pas que singer les mondaines et les salonniers respectables, elles prolongeaient des relations et des amitiés nouées dans d'autres

---

mécénat officiel.

<sup>22</sup> Hector Crémieux (1828-1892), auteur dramatique, il composa de nombreux livrets notamment pour la féerie *Le Pied de Mouton* et les opéras-bouffes *Geneviève de Brabant* et *Orphée aux Enfers* de Jacques Offenbach.

<sup>23</sup> Jean-Léon Gérôme (1824-1904), peintre, sculpteur puis professeur à l'École des Beaux-Arts. Son œuvre, avec des tableaux comme *Le Combat de coqs* (1847) ou *la Mort de César* (1867), est emblématique de la peinture académique du XIX<sup>e</sup> siècle.

<sup>24</sup> René de Saint-Marceaux (1845-1915), sculpteur et membre de l'Académie des Beaux-arts à partir de 1905. Il épouse en 1892, Lucie Jourdain, veuve du peintre Eugène Bagnies, qui tenait un salon musical réputé sous la III<sup>e</sup> République.

<sup>25</sup> Henri Lavedan (1859-1940), journaliste et auteur dramatique, il collabora au *Figaro*, au *Gil blas* ou encore à l'*Écho de Paris*. Auteur de très nombreuses pièces à succès (*Les Deux Noblesses*, *Le Duel*), il est élu à l'Académie française en 1898 en remplacement d'Henri Meilhac.

<sup>26</sup> Henri Houssaye (1848-1911), fils d'Arsène Houssaye, historien et critique littéraire il collabora à de nombreuses revues dont le *Journal des Débats* et la *Revue des deux mondes*. Il est élu à l'Académie française en 1894 en remplacement de Charles Lecomte de Lisle.

<sup>27</sup> Afin de ne pas alourdir notre propos, nous n'avons cité qu'une partie des habitués de ces différents salons. Il est évident que ces salons, tout comme ceux de Valtresse de la Bigne ou de Léonide Leblanc, mêlaient artistes, hommes de lettres, mondains et hommes politiques. Nous renvoyons pour la fréquentation de ces salons au travail de recherche d'Alice de Rensis, *Salotti e scrittura di courtisanes nella Parigi della seconda metà dell'Ottocento*, mémoire de Master II sous direction de Gabrielle Houbre, Université Paris VII-Diderot, mars 2009.

<sup>28</sup> Kale D. Steven, *French Salons : High Society and Political Sociability from the Old Regime to the Revolution of 1848*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 2004 ; Laure Riese, *Les Salons littéraires parisiens : du Second Empire à nos jours*, Toulouse, Privat, 1962 ; Anne Martin-Fugier, *Les Salons de la III<sup>e</sup> République : art, littérature, politique*, Paris, Éditions Perrin, 2003.

lieux, et surtout se pliaient aux formes de sociabilité de leur époque tout en participant à la vie artistique et littéraire parisienne. Parmi les courtisanes de cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, beaucoup étaient cultivées, avaient le goût des lettres et de la musique ou menaient parallèlement une carrière artistique. De nombreuses femmes galantes étaient aussi actrices ou comédiennes mais également écrivaines et/ou journalistes à l'instar de Marie Colombier, Liane de Pougy ou d'Alice Regnault. Recevoir chez elles était aussi un moyen de contourner la misogynie et la fermeture des cercles et autres dîners littéraires et artistiques<sup>29</sup>.

Les courtisanes salonniers pouvaient aussi être mécènes. La collection de Valtesse de la Bigne dont une bonne partie fut vendue lors d'une vente aux enchères à l'Hôtel Drouot en 1902 comportait des œuvres d'Édouard Detaille, d'Henri Gervex, d'Ingres ou de Gustave Courbet<sup>30</sup>. Afin de décorer son somptueux hôtel des Champs-Élysées, La Païva<sup>31</sup> fit appel aux peintres Hébert<sup>32</sup>, Paul Baudry, et Gérôme, aux sculpteurs Jules Dalou, Ernest Carrier-Belleuse, Léon Cugniot et Barrias. Au grand dam d'ailleurs de la princesse Mathilde, qui tenait également un salon artistique et littéraire, et dont les propos furent rapportés par les Goncourt :

*« Hébert est en train de lui demander conseil, à propos d'un travail que lui demande pour son hôtel Mme de Païva, qui est venue l'enlever un beau jour dans son atelier. La Princesse est fort indignée qu'un homme comme Hébert travaille pour une femme comme ça : " Je ne comprends pas qu'un homme comme Sainte-Beuve mette les pieds chez elle. Car, enfin, la fille qui fait le trottoir, c'est plus honorable... Peindre toutes ces salopes ! Un homme que je rencontrerais traversant les Champs-Élysées avec elle, je ne le recevrais plus chez moi.... Girardin, lui, va partout.... Mais vous ne pourriez pas seulement mener chez elle votre mère voir vos peintures ! Une drôlesse comme ça, protéger l'art<sup>33</sup> ! " »*

---

<sup>29</sup> George Sand fut par exemple l'unique femme invitée aux dîners Magny. Il n'y avait aucun membre féminin au dîner Bixio tout comme au dîner des Spartiates, Anne Martin-Fugier, « Convivialité masculine au XIX<sup>e</sup> siècle : les dîners Bixio et Magny », *Romantisme*, vol. 3, n°137, 2007, pp. 49-59.

<sup>30</sup> *Catalogue de tableaux modernes, aquarelles, dessins... riches bijoux... mobilier artistique... appartenant à Mme Valtesse de La Bigne... vente 2-7 juin 1902*, Paris, Haro, IV-117 p.

<sup>31</sup> La Païva (1819-1884), Thérèse Lachman dite : l'une des courtisanes les plus célèbres du XIX<sup>e</sup> siècle. Issue d'une famille de juifs polonais installée à Moscou, elle s'enfuit de son pays natal après un mariage avec un tailleur français (qu'elle laisse sur place) pour gagner Paris en 1838. Ses débuts y sont inconnus, mais elle fait la connaissance du pianiste Henri Herz dont elle devient la compagne pendant quelques années. À leur séparation, elle poursuit une carrière galante fort rentable et épouse en 1851 le marquis de La Païva, déjà ruiné, dont elle se sépare rapidement. Elle rencontre au milieu des années 1850 le comte Henckel de Donnersmarck, riche industriel et financier allemand, qu'elle épouse en 1871. Elle se fit construire un somptueux hôtel particulier sur l'avenue des Champs-Élysées où elle tenait un salon littéraire et artistique très réputé. Sous la III<sup>e</sup> République, elle est à tort accusée d'espionnage et doit quitter la France. Elle se réfugie en Silésie, dans une des propriétés de son mari et y meurt en 1884.

<sup>32</sup> Ernest Hébert (1817-1908) fut l'un des peintres officiels du régime impérial. Premier prix de Rome en 1839, pensionnaire de la Villa Médicis entre 1840 et 1844, son œuvre s'inscrit pleinement dans la peinture académique de son temps.

<sup>33</sup> *Journal des Goncourt* (désormais JDG, mardi 15 août 1865.

Cette situation ne montre pas uniquement la jalousie de la princesse Mathilde face à la « courtisane qui fait travailler des peintres<sup>34</sup> » mais également les rivalités de salon et l'importance prise par les courtisanes dans la vie culturelle et artistique parisienne. Le salon de Juliette Adam<sup>35</sup> constituait, sous la III<sup>e</sup> République, l'un des plus actifs cercles républicains. Mais elle recevait également des artistes et hommes de lettres comme Edmond About<sup>36</sup>, Émile de Girardin, Gustave Flaubert, Guy de Maupassant, Ivan Tourneguiev, Aurélien Scholl, etc. Dans son appartement du boulevard Haussmann, Geneviève Straus<sup>37</sup> recevait tous les dimanches une assemblée choisie parmi lesquelles Ludovic Halévy, Henri Meilhac, Paul Bourget, Guy de Maupassant, Georges de Porto-Riche, Edgar Degas ou encore Lucien Guitry. On ne peut opposer salons de courtisanes et salons de femmes comme il faut : elles accueillaient les mêmes hommes, voire se les disputaient<sup>38</sup>.

Malgré les rivalités et les condamnations, le système des salons n'était pas construit sur une opposition entre les salonniers respectables et celles du demi-monde mais sur la division entre les artistes et écrivains qui fréquentaient les salons et les autres. Beaucoup d'« intellectuels » ne faisaient pas partie de ce circuit et de ces réseaux salonniers, sans que cette division recoupe de façon évidente les distinctions entre auteurs à succès ou non, débutants ou artistes confirmés, Parisiens de naissance ou provinciaux, entre tenants de l'art pour l'art, symbolistes ou écrivains naturalistes. Que ce soit chez La Païva ou Jeanne de Tourbey<sup>39</sup>, les Goncourt trouvaient toujours à redire sur les salons et les prétentions intellectuelles des grandes horizontales, mais ils s'y rendaient. De même qu'ils critiquaient féroce­ment le salon de la princesse Mathilde dont ils étaient des habitués. Si malgré leurs critiques et leur misogynie, les Goncourt fréquentaient les salons des courtisanes, c'est que celles-ci avaient un poids réel dans la vie culturelle et artistique de leur époque, et pas seulement en tant que muses ou inspiratrices.

---

<sup>34</sup> *Ibid.*

<sup>35</sup> Juliette Adam (1836-1936), née Lambert, a tenu l'un des salons parisiens les plus réputés. Fille d'un médecin de province, elle épouse à quinze ans un avocat parisien, La Messine. Après la mort de son époux, dont elle était séparée depuis longtemps, elle épouse en 1868 Edmond Adam (journaliste, député puis sénateur inamovible). Inauguré en 1866 sous le patronage de Marie d'Agoult, son salon évolua d'un rendez-vous des républicains gambettistes à un cercle conservateur et anti-dreyfusard.

<sup>36</sup> Edmond About (1828-1885) est un journaliste, romancier et critique d'art. Il collabore au *Figaro*, au *Constitutionnel*, au *Gaulois* et au *Soir* avant de fonder *Le XIX<sup>e</sup> siècle* dont il devint rédacteur en chef. Élu en 1884 à l'Académie française en remplacement de Jules Sandeau, il meurt à cinquante-six ans peu de temps avant le jour prévu de sa réception.

<sup>37</sup> Geneviève Straus est une salonnière française (1849-1926). Fille du compositeur Jacques-Fromental Halévy et cousine de Ludovic Halévy, elle épouse le compositeur Georges Bizet (élève de son père) en 1869 et se remarie après son veuvage avec l'avocat Émile Straus en 1886.

<sup>38</sup> Anne Martin-Fugier, *Les Salons de la III<sup>e</sup> République*, *op. cit.*

<sup>39</sup> « Un appartement riche et banal, ressemblant à ces appartements meublés qu'on loue aux provinciaux pour le mariage d'une fille riche. Un vrai carnaval d'invités : Paradol, Théophile Gautier, Girardin. [...] Mauvais petit dîner qui fait mal à l'estomac. Toujours une cabotine de l'hôtel Rambouillet. », *JDG*, 20 janvier 1869.



La professionnalisation des métiers d'écrivain, de comédien ou d'artiste s'accrut considérablement sous la III<sup>e</sup> République mais les salons, en tant qu'espaces socioculturels, gardèrent une importance considérable durant toute la période que nous étudions. À cette époque, les salons littéraires constituaient toujours la structure d'échange privilégiée pour établir des liens entre les différentes fractions de la classe dominante et les écrivains au « capital social<sup>40</sup> » le plus élevé. Ils remplissaient la double fonction de sélectionner les écrivains qui se révélaient les plus aptes à se plier aux règles de la haute société et à lui fournir une littérature qui lui convenait, et, en échange, de leur faciliter l'accès aux positions dominantes du champ (postes de critiques dans les grands journaux ou les grandes revues qui assuraient des revenus réguliers, directions de revues aux plus forts tirages, accès aux responsables des théâtres et aux rédactions des journaux, enfin votes à l'Académie française)<sup>41</sup>. La fréquentation des femmes galantes permettait à certains hommes de lettres et artistes de prendre pied dans la société parisienne ou permettait à d'autres de consolider leur position dans le champ. Espace de sociabilité et d'échanges, les salons des grandes horizontales formaient des réseaux d'intérêt et d'influence parallèles à ceux des salonnières de la bonne société, mais tout aussi efficaces.

---

<sup>40</sup> Pierre Bourdieu, *La Distinction : critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

<sup>41</sup> Christophe Charle, *Paris fin-de-siècle : culture et politique*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 67.



## 1.2 Amants de cœur et intérêts amoureux

Hommes de lettres, comédiens, dramaturges et artistes fréquentaient les salons des demi-mondaines et beaucoup poussaient la visite jusqu'à l'alcôve. Ils représentent d'ailleurs le second groupe de clients le plus important de notre réseau. Ce qui peut expliquer que la réception de *Nana* diffère beaucoup de celle de *L'Assommoir* : la description naturaliste du demi-monde ne fut pas accueillie avec autant d'enthousiasme que celle de la basse prostitution<sup>42</sup>. Dès le 21 novembre, — *Nana* paraît dans *Le Voltaire* entre le 16 octobre 1879 et le 5 février 1880 —, Albert Wolff fit dans *Le Figaro* le portrait d'Émile Zola en bourgeois de Médan passant ses soirées au coin du feu et ne connaissant rien à la vie des théâtres. Dans *L'Événement* du 24 novembre 1879, Léon Chapron reprit la prétendue lettre d'une actrice critiquant tous les détails du chapitre V qui met en scène la trente-quatrième représentation de *La Blonde Vénus*.

De la réception de *Nana*, l'histoire littéraire a principalement retenu les polémiques autour de la documentation et l'écriture de la réalité. Mais derrière les critiques portées à l'œuvre, il y avait également des hommes (de lettres) se sentant directement attaqués à travers la description du monde du théâtre. Le personnage du journaliste Léon Fauchery constituait une charge violente contre l'intellectuel du Boulevard et l'échotier mondain. Celui-ci, journaliste au *Figaro*, a des prétentions d'auteur dramatique qu'il concrétise en écrivant *La Petite Duchesse* pour le théâtre des Variétés. Il fréquente les actrices et les comédiennes dont il obtient les faveurs en monnayant ses éloges et ses chroniques avant de s'installer en ménage régulier avec Rose Mignon<sup>43</sup>. *Nana* fut vivement critiquée par des écrivains mondains comme Arsène Houssaye ou des journalistes comme Albert Millaud. Seulement Arsène Houssaye, enrichi par des spéculations immobilières, avait justement servi de modèle, avec son fils Henri, à Émile Zola pour les relations entre Aristide Saccard et Maxime dans *La Curée*<sup>44</sup> et leur commune fréquentation des femmes galantes. Tandis qu'Albert Millaud<sup>45</sup> était directement concerné puisque c'était sa situation amoureuse avec Anna Judic qui inspira le trio amoureux Léon Fauchery, Rose Mignon et son mari.

<sup>42</sup> « L'idée qui revient dans presque tous les journaux est celle-ci : je n'ai pas vécu dans le monde des filles, donc je dois ignorer les mœurs, les histoires, la langue, donc je ne puis écrire qu'une œuvre fautive, contraire à mon principe du respect des documents. », Émile Zola, *Le Voltaire*, 28 octobre 1879.

<sup>43</sup> Liaison troublée par ses amours avec la comtesse Sabine Muffat et par une coûteuse passade avec Nana.

<sup>44</sup> « Aristide et son fils vivent dans une sorte de promiscuité honteuse (Arsène et Henri Houssaye). Tous deux chez les cocottes, à Mabilly. La même maîtresse. Vie de famille amenée par la curée. », f°221, NAF 10282 « dossier préparatoire de *La Curée* », BNF.

<sup>45</sup> Albert Millaud, journaliste et dramaturge (1844-1892). Fils du banquier et fondateur du *Petit Journal*, Moïse Millaud, il se lance en littérature après des études de droit. Journaliste mais surtout auteur de pièces et de livrets d'opérette, il épouse la chanteuse et comédienne Anna Judic à la mort de son premier mari, et après avoir été son amant pendant de nombreuses années.

Dans cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, *Les Scènes de la vie de bohème* n'ont presque plus cours. Le temps de l'impasse du Doyenné est bien loin pour les anciens bohèmes qu'étaient Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Nestor Roqueplan<sup>46</sup> désormais bien établis. Et si certains écrivains en herbe ou artistes encore inconnus vivaient auprès des Mimi et Musette du Quartier latin, les hommes de lettres, comédiens ou artistes réputés appartenant au monde du boulevard avaient plutôt des amours princières. Dans notre réseau de relations, ils sont quatre-vingt-quatorze appartenant au monde des arts et des lettres — trente-neuf hommes de lettres (journalistes, écrivains, directeurs de journaux, etc.), trente-sept hommes de théâtre (dramaturges, comédiens, ténors, directeurs de théâtre) et seize artistes (peintres, musiciens, sculpteurs)<sup>47</sup>. Dans notre réseau, ils sont donc les plus nombreux, après les hommes du monde. Aurélien Scholl fut ainsi l'amant d'Eugénie Doche, de Giulia Barucci, de Léonide Leblanc<sup>48</sup> ou de Thérésa ; Henri Meilhac celui d'Hortense Schneider, de Marguerite Bellanger et d'Émilienne d'Alençon. Ces amours entre courtisanes et hommes de lettres n'étaient cependant pas nouvelles et se situaient dans la continuité des amours entre ces derniers et les actrices de la Monarchie de Juillet qui avaient déjà inspiré Balzac — avec le couple formé par Lucien de Rubempré et Coralie par exemple.

Avant de devenir des personnages de fiction, les couples formés par un homme de lettres et une femme galante peuplaient la presse et littérature panoramique en inspirant anecdotes, historiettes, commérages et traits d'esprit. C'est le récit par exemple, mille fois répété, de la rencontre fortuite entre le prince Jérôme Napoléon et l'auteur dramatique Lambert Thiboust dans l'escalier qui mène à l'appartement d'Anna Deslions : « Trompé par un homme d'esprit, dit le prince, c'est encore du bonheur », « Déshonoré par une Altesse, répondit le vaudevilliste, c'est encore de l'honneur<sup>49</sup>. » Les amours entre femmes galantes et hommes de lettres permettaient à ces derniers d'être au fait des dessous de la vie parisienne,

---

<sup>46</sup> Nestor Roqueplan (1804-1870), homme de lettres et surtout de théâtre, frère du peintre romantique Camille Roqueplan. Issu d'un milieu modeste, il monte à Paris en 1825 et débute comme critique artistique et théâtral au *Figaro*. Il dirigea successivement le théâtre des Nouveautés (1831), les Variétés (1847), l'Opéra (1848), l'Opéra-Comique (1857) et le théâtre du Châtelet (1869).

<sup>47</sup> Afin de mieux comprendre les dynamiques globales du demi-monde, nous avons effectué une division entre hommes de théâtre et hommes de lettres, qui occulte la complexité de certains parcours professionnels notamment ceux de nombreux directeurs de théâtre qui se sont d'abord essayés au journalisme, comme Louis Véron ou Nestor Roqueplan.

<sup>48</sup> Léonide Leblanc (1842-1894) : née dans un hameau du Loiret d'un père tailleur de pierre. À dix-sept ans, elle débute au théâtre de Belleville, mais ne tarde pas à jouer des rôles de circonstance sur les planches des Variétés, du Gymnase et du Vaudeville faisant plus parler de ses amants et de ses exploits de joueuse que de son talent d'actrice. Elle fut l'une des actrices les plus recherchées des années 1860 et 1870 et compta parmi ses protecteurs le prince Jérôme Napoléon, le prince Galitzine, Georges Clemenceau, Aurélien Scholl et le duc d'Aumale — ce dernier lui offrit son hôtel de la rue d'Offemont estimé à trois cent mille francs. Elle décède d'un cancer à l'âge de 52 ans dans son appartement du 61 boulevard Haussmann.

<sup>49</sup> Frédéric Loliée, *Les Femmes du Second Empire : la fête impériale*, Paris, F. Juven, 1907 (10<sup>e</sup> édition), p. 251.

d'avoir de quoi alimenter les nombreuses chroniques et rubriques mondaines de la presse parisienne et d'avoir de l'inspiration, voire de faire de la « copie<sup>50</sup> ». Tandis que les grandes horizontales qui leur fournissaient toutes ces informations y voyaient un moyen de faire parler d'elles et de s'offrir de la publicité.

Cependant les portraits de ces dames n'étaient pas toujours flatteurs et ces amours rarement narrées au préjudice des journalistes et des hommes de lettres évoqués. Ceux-ci étaient souvent glorifiés pour leur beau rôle et leur statut d'« amant de cœur<sup>51</sup> ». Ce dernier, défini par rapport au rôle de protecteur ou d'amant sérieux, désignait l'amant ou l'amoureux qui ne payait pas et qui « logiquement » en était donc aimé. Être aimé signifiait cependant être prêt à disparaître à tout instant si le protecteur ou un client se manifestait, à monter chez sa belle par l'escalier de service et à attendre la fin de la nuit avant de retrouver sa maîtresse. Situation qui n'était pas toujours aussi courtoisement vécue que dans l'anecdote au sujet de Lambert Thiboust et du prince Jérôme Napoléon. Les Goncourt se gaussaient ainsi d'Aurélien Scholl et de ses jalousies envers Léonide Leblanc : « Ce garçon-là a toujours le ridicule d'être un amant de cœur cocu. Il est trompé comme s'il payait<sup>52</sup>. »

La figure de l'artiste-amant était extrêmement présente dans la littérature romanesque et panoramique, mais la réalité doit être plus nuancée. L'expression « amant de cœur » évoquant à l'époque certes l'amour, mais aussi la figure du souteneur. Selon le registre BB1, l'actrice Léontine Massin en partance pour la Russie s'arrangea pour faire une pension à son camarade Étienne Train qu'elle entretenait largement, ce qui lui valait d'être traité de maquereau\* par ses confrères<sup>53</sup>. Dans sa préface aux *Femmes de théâtre* d'Alphonse Lemonnier, Léonide Leblanc évoque le cas d'Alphonse, un journaliste, qui obtient les faveurs des débutantes en les citant dans ses critiques dramatiques et en leur écrivant des lettres de recommandation pour différents théâtres<sup>54</sup>. Les hommes de lettres présents dans notre réseau demi-mondain appartenaient à l'élite intellectuelle de l'époque et étaient particulièrement

---

<sup>50</sup> « Ça fera de la copie », expression prononcée par Aurélien Scholl à propos d'une anecdote sur sa relation avec Léonide Leblanc, *JDG*, 13 avril 1862. Dans son dossier aux archives de la Préfecture de police de Paris, un agent semble approuver le jugement des Goncourt et rajoute que *Les Amours de théâtre* (1862) est « l'histoire de ses propres amours avec Mme Doche et Léonide Leblanc », rapport du 19 avril 1872, BA 1268, APP.

<sup>51</sup> Alfred Delvau en donne cette définition : « Jeune monsieur qui aime une jeune dame aimée de plusieurs autres messieurs, et qui, le sachant, ne s'en fâche pas, — trouvant au contraire très glorieux d'avoir pour rien ce que ses rivaux achètent très cher. C'est une variation du greluchon au XVIII<sup>e</sup> siècle. », *Dictionnaire de la langue verte*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>52</sup> *JDG*, 18 août 1862.

<sup>53</sup> F°210 « Massin Léontine, Louise », novembre 1873, BB1, APP.

<sup>54</sup> Alphonse Lemonnier, *Les Femmes de théâtre*, Paris, Achille Faure, 1865, pp. I-XXII. Le prénom de ce journaliste n'étant pas choisi par hasard puisque le terme d'« alphonse » désignait à l'époque un homme entretenue par sa femme ou un souteneur.

influent sur le plan médiatique : collaborateurs du *Moniteur Universel* (Sainte-Beuve, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Théodore de Banville), chroniqueurs à la mode (Aurélien Scholl, Lucien Prévost-Paradol), critiques dramatiques influents (Jules Lemaître, Paul de Saint-Victor, Théophile Gautier, Francisque Sarcey, Sainte-Beuve), grands patrons de presse (Émile de Girardin, Arthur Meyer), journalistes travaillant dans la presse parisienne et mondaine comme Richard O'Monroy (*La Vie Parisienne*, *Gil Blas*), Félicien Champsaur (*Le Figaro*, *Le Gaulois*), Charles Desteuque (*Gil Blas*).

La majorité des journalistes présents dans notre réseau chroniquaient la vie mondaine ou demi-mondaine ou tenaient les critiques et rubriques théâtrales. On peut penser que certains journalistes monnayaient effectivement leur plume et leur influence contre les faveurs de certaines actrices ou grandes horizontales, tout comme certains directeurs de théâtre ou auteurs dramatiques n'hésitaient certainement pas à négocier un rôle ou une participation à une pièce. Mais beaucoup de courtisanes et de comédiennes cherchaient également, comme nous l'avons vu dans le chapitre I, à monnayer et à vendre leur image. Beaucoup de ces relations se nouaient « naturellement », favorisées par l'entre-soi du monde du Boulevard et du demi-monde : hommes et femmes se côtoyaient et se fréquentaient quotidiennement à la faveur des soirées de première, des répétitions, des représentations publiques ou privées (salons, soirées de charité), des événements mondains. Cependant toutes les relations entre hommes de lettres et grandes horizontales n'étaient pas d'ordre amoureux ou à l'opposé strictement intéressées. Théophile Gautier et La Païva ne furent qu'amis, le même et Alice Ozy eurent une relation amoureuse éphémère mais furent amis jusqu'à la mort de ce dernier. Sainte-Beuve fut, à bien des égards, plus un professeur et mentor pour Jeanne de Tourbey qu'un amant.

Amours vénales, concubinages intéressés ou non, unions d'un soir, les relations entre artistes et femmes du demi-monde étaient récurrentes, étroites et pétries d'ambiguïté. Que dire de Paul Bonnetain rédigeant la préface des *Mémoires de Sarah Barnum* alors qu'il était l'amant de son auteur, Marie Colombier<sup>55</sup> ? Ou de Delphine Marquet, ancienne danseuse de l'Opéra et actrice au Gymnase, qui vécut pendant une douzaine d'années avec Nestor Roqueplan mais qui entretenait aussi des « rapports très suivis » avec l'acteur Dupuis et le chanteur Anatole Lionnet. Sans pour autant renoncer à sa carrière galante comme le sous-entend cette raillerie écrite par un agent des mœurs dans le registre BB1 : « Sa plus mauvaise fréquentation est celle de sa mère, attendu que celle-ci la pousse à ruiner tous les hommes

---

<sup>55</sup> Marie Colombier, *Les Mémoires de Sarah Barnum*, Paris, s.n, 1883.

qu'elle rencontre<sup>56</sup>. » Le *Journal des Goncourt* relate comment Aurélien Scholl obtint les faveurs d'une jeune actrice en lui promettant de la faire débiter au théâtre<sup>57</sup> mais il rapporte également comment le même, quelques années plutôt, se ruinait pour la Ferraris au point de s'enfuir à Bordeaux<sup>58</sup> et se retrouva, presque par hasard, à passer une nuit avec Thérèse qui cherchait un amant officiel<sup>59</sup>.

Les relations entre femmes galantes et hommes de lettres pouvaient être intéressées mais il n'était pas toujours question d'argent et l'influence n'était pas à sens unique. La carrière de Jules Lemaître<sup>60</sup>, provincial et universitaire, n'aurait sans doute pas eu autant d'éclat si Jeanne de Tourbey ne l'avait pas formé aux subtilités des mondanités et des sociabilités parisiennes et si elle n'avait pas usé de tout son pouvoir pour le faire réussir et élire à l'Académie française. Elle alla porter elle-même sa première pièce, *Révoltée*, au théâtre de la Porte-Saint-Martin puis à la Comédie-Française, où elle fut également refusée (notamment parce que Jules Lemaître s'était fait un ennemi de Jean Mounet-Sully en critiquant son jeu). Elle se tourna alors vers le directeur de l'Odéon et, une fois la pièce acceptée après retouches, elle assista aux répétitions et se chargea de la difficile composition de la salle de première<sup>61</sup>.

Dans ces liaisons, amours, intérêts et influence semblaient se mêler étroitement, particulièrement dans le monde du théâtre. Le couple formé par Nana et Fontan est un classique que l'on retrouve abondamment dans notre réseau mais qui est loin d'épuiser la typologie des liaisons de théâtre : amours entre pensionnaires de la même troupe (Coquelin et Céline Montaland) ou entre une jeune débutante et un artiste confirmé (Léontine Massin et Jean Berthelier<sup>62</sup>) ; ménages entre actrices et directeurs de théâtre comme Suzanne Lagier et

<sup>56</sup> F°331 « Marquet Delphine », janvier 1873, BB1, APP.

<sup>57</sup> *JDG*, lundi 9 octobre 1882.

<sup>58</sup> *JDG*, samedi 21 février 1863.

<sup>59</sup> « Scholl me disait, ces jours-ci, qu'en revenant d'un dîner avec des amis, il avait ramené chez lui Thérèse. Il était saoul, si saoul qu'en rentrant, il s'était mis à pisser quelque part : c'était dans sa bibliothèque. Thérèse, ne voulant pas se déshabiller, s'était assise sur le pied de son lit et les deux pieds sur deux chaises, s'était offerte à lui, de la façon des femmes à cinq francs ; puis la chose faite, lui avait dit que malgré tous ses succès, une chose lui manquerait dans sa vie : il lui fallait un homme posé, qui fût carrément son amant ; et lui faisant l'honneur de le prendre pour cela, elle lui proposait de la mener aux courses le lendemain. », *JDG*, 11 mai 1865.

<sup>60</sup> Jules Lemaître (1853-1914), écrivain, dramaturge et critique littéraire. Ancien élève de l'École normale supérieure, il fut successivement professeur de rhétorique puis maître de conférences et enfin professeur dans différents établissements de province avant de se consacrer définitivement à la littérature. Sa rencontre avec Jeanne de Tourbey, son aînée de quinze ans, à une redoute d'Arsène Houssaye fut décisive pour sa carrière. Il devint le centre de son salon et elle son mentor. Renonçant à l'enseignement, il se consacra désormais à la littérature. Aujourd'hui il est surtout connu en tant que critique dramatique (*Journal des débats*) et pour son action politique : il participa à la fondation de la *Ligue de la patrie française* en 1898 et adhéra dès 1908 à l'*Action Française*.

<sup>61</sup> Anne Martin-Fugier, *Les Salons de la III<sup>e</sup> République*, op. cit., p. 173.

<sup>62</sup> Jean Berthelier (1830-1888). Son père, qui était notaire, voulait en faire un avocat mais il mourut alors que son fils n'avait que onze ans. D'abord commis en librairie puis voyageur en imagerie, Jean Berthelier commence

Léon Sari<sup>63</sup>, Delphine Marquet et Nestor Roqueplan, Marc Fournier et Jeanne de Tourbey, le même et la danseuse Mariquita, la cantatrice Rosine Stoltz et le directeur de l'Opéra Léon Pillet, Zulma Bouffard et Jacques Offenbach, etc. Sur ces ménages de directeur et d'actrice le *Journal des Goncourt* est riche de ragots et d'informations :

« *Côté curieux de ces ménages, Sari, Fournier, Dennery, liaisons sans jalousie où l'homme et la femme se permettent des queues\* réciproquement — ce qui n'ôte rien à l'amitié, au dévouement — et où les queues de la femme sont quelques fois autorisées par l'amant et subies par la femme pour le bien de la raison sociale, du théâtre, d'une pièce*<sup>64</sup>. »

« *En rentrant, de mes lieux dont la lucarne donne sur l'appartement de la Lagier, je l'entends faire une scène de jalousie à Sari, avec une voix et des mots de pierreuse\* derrière une pile de bois. Un mot, dans la querelle, lui échappe sur sa rivale, un de ces mots qui ouvrent des profondeurs sur ces unions d'affaires : « C'est une femme qui ne peut te servir à rien*<sup>65</sup>. »

« *Claudin qui est très naïf au milieu de la corruption qu'il traverse comme un hanneton, croit m'apprendre que les gens de théâtre n'ont des maîtresses que pour les autres — ainsi Dennery, Fournier. On les lance dans les ministères, aux culottes des ministres, des puissances, des secrétaires et des valets influents, des vieillards et des jeunes gens. Elles lèvent pour leurs hommes le petit Baroche<sup>66</sup> ou les alentours d'un Fould<sup>67</sup>. Il a entendu Gisette et la de Tourbey dire : « Eh bien, quoi ? Ils nous donnent de l'argent ? Mais c'est à nous, cet argent-là, nous faisons pour eux la traite des blancs. — Est-ce que sans moi, disait l'une, il aurait eu son renouvellement de privilège pour dix ans ? — Et sans moi, disait l'autre, est-ce qu'il aurait jamais eu la collaboration de Mocquard<sup>68</sup> ? »*

Hommes de lettres et artistes utilisaient leurs relations galantes comme sources d'inspiration pour se faire de la publicité et attirer de la notoriété, pour obtenir des commandes ou de l'argent. Les rapports amoureux et plus largement les liens noués entre

---

dans les cafés-concerts avant de rencontrer le succès aux Bouffes-Parisiens dans le répertoire d'Offenbach. Plus chanteur que comédien, il passa également par le Palais-Royal et l'Opéra-Comique et a chanté dans tous les salons de Paris et les villes d'eaux d'Europe.

<sup>63</sup> Napoléon Emmanuel Stefanini (1824-?) dit Léon Sari. Il passe, selon lui, deux ans à l'École Polytechnique qu'il quitta pour le journalisme. Il fit carrière dans le monde du théâtre en dirigeant notamment les Délassements-Comiques (1855-1866), le théâtre de l'Athénée (1867-1869) puis les Folies-Bergère entre 1871 et 1885 avec lesquelles il fit fortune.

<sup>64</sup> JDG, samedi 24 décembre 1858.

<sup>65</sup> JDG, mercredi 11 juin 1862.

<sup>66</sup> Allusion probable à Ernest Baroche (1829-1870), haut fonctionnaire et homme d'affaires du Second Empire. Il lègue par testament une fortune considérable à Jeanne de Tourbey.

<sup>67</sup> Achille Fould (1800-1867), ministre d'État puis des finances sous le Second Empire.

<sup>68</sup> JDG, 4 janvier 1863.



hommes de lettres, artistes et femmes galantes tissaient un large réseau d'influences où se mêlaient étroitement amours et intérêts, mécénat et inspiration, scandale et publicité.

Guy de Maupassant et Gustave Flaubert avaient en commun de préférer les pensionnaires de bordels aux amours offertes de la grisette, vues comme un ersatz de l'amour romantique à la sauce bourgeoise<sup>69</sup>. Chez certains artistes ou hommes de lettres, les aventures de bordel et le célibat s'articulaient dans une même « résistance consciente<sup>70</sup> » qui remettait en cause les étaitements traditionnels, religieux et bourgeois les plus stables de la société. Pour beaucoup d'autres, la fréquentation des femmes galantes s'apparentait moins à une contestation de l'ordre bourgeois qu'à une adoption des normes en vogue dans les milieux mondains et dans l'espace du Boulevard auquel ils appartenaient ou tentaient d'appartenir.

Parmi les artistes et hommes de lettres présents dans notre réseau du demi-monde — Arsène Houssaye, Paul Bourget, Aurélien Scholl pour ne citer qu'eux —, beaucoup avaient beau évoquer régulièrement la prostitution dans leurs ouvrages, ils ne remettaient pas véritablement en question l'institution du mariage, ni dans leurs œuvres, ni dans leur vie. Ses succès galants n'empêchèrent pas Aurélien Scholl de faire un « beau mariage » en 1866 avec Irène Perkins, fille d'un riche brasseur anglais. Mariage qui consacrait l'homme du Boulevard et le journaliste influent qu'il était devenu et renforça considérablement sa position au sein de la bonne société parisienne. Pendant son premier veuvage, et en dehors de ses nombreuses escapades amoureuses, Arsène Houssaye entretint pendant six ans une liaison avec Marie Garcia (actrice et chanteuse, cousine de Maria Malibran) qu'il n'entendait apparemment pas épouser. Il la quitta pour épouser une jeune noble péruvienne, Jane de la Torre, et Marie Garcia mourut, de chagrin selon de nombreux contemporains, en 1862, six mois après le mariage de ce dernier.

L'importance de la figure de la prostituée (fille publique et femme galante) dans la littérature de l'époque ne tient pas uniquement à une esthétique naturalisante doublée d'un effet de mode littéraire ou à des objectifs commerciaux misant sur la salacité du lecteur. Elle est aussi le reflet d'une distance et d'une autonomisation morale des artistes et des hommes de lettres par rapport à leur milieu social d'origine. Cependant les hommes appartenant au

---

<sup>69</sup> « Oui et cent mille fois oui, j'aime mieux une putain qu'une grisette, parce que de tous les genres, celui que j'ai le plus en horreur est le genre grisette, c'est ainsi, je crois qu'on appelle ce quelque chose de frétilant, de propre, de coquet, de minaudé, de contourné, de dégagé et de bête ! » dans Gustave Flaubert, *Correspondances*, lettre à Ernest Chevalier du 18 mars 1839, p. 39 citée par Jean-Claude Caron, *Généralisations romantiques : les étudiants de Paris et le Quartier Latin* (1814-1851), Armand Colin, 1991, p. 206.

<sup>70</sup> Michelle Perrot, « En marge, solitaires et célibataires », dans Philippe Ariès et Georges Duby (dir.), *Histoire de la vie privée, de la révolution à la grande guerre*, tome 4, Paris, Le Seuil, 1999 [1987], p. 298.

prolétariat des lettres, à l'avant-garde et au monde des petits journaux ont des amours bien différentes de ceux des journalistes célèbres et des hommes de lettres boulevardiers. Si la fréquentation revendiquée des filles publiques peut témoigner d'un rejet des normes de la bourgeoisie en matière de mariage et de morale sexuelle<sup>71</sup>, la fréquentation des femmes galantes nous semble tenir autant de l'intérêt bien pensé que de la reproduction chez ces hommes de lettres et ces artistes de pratiques ayant plus largement cours dans le monde du Boulevard et du théâtre. Les hommes présents dans notre réseau demi-mondain appartenaient à ce monde aux frontières floues, celui du Boulevard et des salons des courtisanes. Ils semblaient davantage à la recherche d'une position sociale et plus désireux d'intégrer le Tout-Paris, notamment par le mariage, que préoccupés par la remise en cause du système matrimonial et des valeurs bourgeoises.

## ***2. Les viveurs du Boulevard***

Le Tout-Paris s'est progressivement construit, durant le XIX<sup>e</sup> siècle, en opposition avec ce que l'on appelait la société de cour. Sous le Second Empire comme sous les rois de France, que ce soit aux Tuileries, à Compiègne ou dans les autres villes de villégiatures impériales, l'empereur et l'impératrice venaient à leurs occupations entourés de serviteurs, de courtisans et de demoiselles de compagnie<sup>72</sup>. La cour disparaît définitivement avec le retour du régime parlementaire, mais son déclin s'était déjà précipité sous la Monarchie de Juillet avec son embourgeoisement. De la société de cour au Tout-Paris, du mondain à l'homme du monde, l'aristocratie est par le biais de ses représentants, durant toute la période que nous étudions, encore très présente à tous les échelons du pouvoir politique<sup>73</sup>. Cette continuité ne doit cependant pas masquer les évolutions qui touchent les élites françaises durant le siècle. Si l'aristocratie garde un poids et un prestige social incomparables, ceux-ci se sont progressivement détachés de l'exercice du pouvoir ou de la proximité avec celui-ci<sup>74</sup>.

L'importance croissante des divisions sexuées du travail et de l'espace, en modifiant les pratiques des classes supérieures, a considérablement « masculinisé » le Tout-Paris par

---

<sup>71</sup> Sur ce sujet voir également Laure Katsaros, *Un nouveau monde amoureux : célibataires et prostituées au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions Galaade, 2010.

<sup>72</sup> Maurice Allem, *La Vie quotidienne sous le Second Empire*, Paris, Hachette, 1942.

<sup>73</sup> Ils étaient notamment très présents dans l'armée. Si les officiers nobles diminuent en proportion dans les grades inférieurs (27% en 1825 et 7% en 1865), ils augmentent avec le nombre de galons et sur 284 officiers généraux en 1870, un bon tiers relèvent de la noblesse. Christian de Bartillat, *Histoire de la noblesse française de 1789 à nos jours*, tome 2, Paris, Albin Michel, 1988-1991, pp. 16-17.

<sup>74</sup> Ce qui n'empêche pas ses membres d'être présents en nombre important dans la magistrature et l'administration, notamment au sein de l'armée et du corps diplomatique.

rapport à la mixité de la société de cour de l’Ancien Régime. Les élites du XIX<sup>e</sup> siècle avaient selon Anne Martin-Fugier deux types de sociabilité : dans l’espace privé, hommes et femmes fréquentaient les salons tenus par ces dernières ; hors du domicile, les hommes se retrouvaient le plus souvent entre eux dans les cercles, les restaurants et les cafés<sup>75</sup>. Les femmes de la haute société occupaient et souvent organisaient pleinement les espaces de la vie privée et mondaine — train de la maison, réceptions, dîners, visites, « jours », bals, galas de charité, théâtre — et prenaient place auprès de leurs maris et de leur famille lors des grands événements publics, politiques et mondains. Mais en dehors des espaces de sociabilité « traditionnels » de la bonne société, les hommes ne se retrouvaient pas uniquement entre eux. Cercles et clubs étaient des espaces exclusivement masculins, mais les sorties au théâtre, dans les bals et les restaurants ou certaines soirées privées étaient très souvent mixtes. Seulement la sociabilité masculine qui s’exerçait dans ces lieux s’accompagnait de la fréquentation de grandes horizontales et de femmes galantes, non des femmes de la bonne société. Bien que nombre de romans de l’époque aient mis en scène des femmes du monde « dévergondées » qui visitaient lieux de plaisirs, bordels et parfois tables d’hôtes lesbiennes à l’instar des hommes, ces pratiques étaient relativement circonscrites. Et surtout, elles s’effectuaient clandestinement, contrairement à celles des hommes du monde qui publicisaient, à des degrés divers néanmoins, une grande partie de leurs « débauches ».

### 2.1 *Dandysme et courtisanerie*

Dans ces souvenirs, Arthur Meyer dresse une liste des grands viveurs de son époque<sup>76</sup>. Parmi ceux-ci, beaucoup de grands noms de la noblesse française et étrangère (espagnole, belge et russe), quelques noms du Tout-Paris de la finance (Charles Laffitte, Raphaël Bischoffsheim) ou de « parvenus » (Alexandre Duval, Georges Manceaux). Cette liste est subjective et loin d’être exhaustive puisqu’elle ne mentionne pas par exemple le prince Guillaume d’Orange, le prince Jérôme Napoléon, le duc Charles de Morny ou encore Basile Nariskine abondamment cités dans d’autres ouvrages comme appartenant à la crème des

---

<sup>75</sup> Anne Martin-Fugier, *La Vie élégante ou la formation du Tout-Paris (1815-1848)*, Paris, Fayard, 1990.

<sup>76</sup> Charles Laffitte, le comte de Saint-Priest, le comte Bozon de Périgord (prince Sagan), le comte Gérard de Sainte-Aldegonde, le comte d’Osmond, le comte de Rennepont, le prince Poniałowski, le comte Jules de Divonne, les princes Auguste et Louis d’Arenberg, le duc de Caderousse, Charles et Édouard de Ligne, le duc de Crussol, le comte Edmond de Castries, le marquis de Saint-Sauveur, le duc de Rivoli (Victor Masséna), le comte Alain de Chabot (duc de Rohan), Edgar Cordier, le comte Étienne de Ganay, le marquis de Jaucourt, le vicomte Daru, le comte Robert de Vogüé, le marquis de Rougé, M. Sommier, le marquis de Modène, Albert Couvreur, Alexandre Duval, Georges Manceaux, le marquis de Forton, le général Friant, Emmanuel Bocher, Paul Demidoff, le comte Tolstoï, le prince Soltikoff, le prince Troubetzkoï, le duc Hamilton, Ashton Blount, Van Sittard, M. Strachan, M. Hope, Calderon, Antonio de Ezpeleta, Toledo, duc de Frias, Tomas y Caro, le comte de Lagrange, le comte de Cosette, le baron Finot, le comte Saint-Germain, le marquis de Castelbajac, le comte de Komar, le marquis d’Espeuilles, le baron Davillier, le comte Clary, Charles Duperré, Raphaël Bischoffsheim, Arthur Meyer, *Ce que je peux dire, op. cit.*, pp. 19-23.

viveurs et des boulevardiers<sup>77</sup>. Ces hommes appartenaient tous, à des degrés divers, à la bonne société parisienne, mais étaient réunis sous le vocable de viveur par leur fréquentation des femmes galantes et un certain « dandysme ».

Le terme de viveur\* date des années 1830<sup>78</sup> et se trouve concurrencé à l'époque que nous étudions par toute une série d'expressions loin d'être toujours connotées positivement. Tout d'abord par celle de lion dont Alfred Delvau nous dit qu'il est le prédécesseur du gandin et le successeur du dandy d'il y a vingt-cinq ans — lui-même successeur du fashionable, qui avait remplacé le beau, qui lui avait pris la place de l'élégant, qui s'était substitué à l'incroyable, qui avait détrôné le muscadin, qui auparavant s'appelait petit-maître<sup>79</sup>. Le gandin étant défini par ce même Delvau comme un « oisif riche qui passe son temps à se ruiner pour des drôlesses — et qui n'y passe pas beaucoup de temps, ces demoiselles ayant un appétit d'enfer<sup>80</sup>. » Définition très proche du « cocodès » (autre synonyme de viveur) des années 1860 : « Imbécile riche, qui emploie ses loisirs à se ruiner pour des drôlesses qui se moquent de lui<sup>81</sup> ».

À ces termes, nous pouvons ajouter ceux de « gommeux » et de « petit crevés » qui ont également en commun de désigner de jeunes hommes élégants et oisifs. Ceux que l'on appelait les viveurs se caractérisaient par une appartenance aristocratique, voire un rattachement au Tout-Paris dès leur naissance, doublée ou non des rentes et des revenus afférents, par leur fréquentation des prostituées (femmes galantes et filles publiques) ainsi que par leur inscription dans le Paris des plaisirs. L'utilisation plus stricte que nous faisons du vocable « viveur » par rapport à sa définition de l'époque nous permet de dessiner les contours du groupe des arisocrates-boulevardiers parmi les différentes composantes de la vie parisienne. Il nous semble par ailleurs important de rappeler ici que l'aristocratie parisienne que nous étudions était, de par son histoire et ses mœurs, fort différente de la « noblesse de province » et que les pratiques que nous allons décrire n'existaient guère en dehors de Paris. Ces viveurs, nous les retrouvons dans notre réseau du demi-monde parmi les cent treize individus que nous avons identifiés comme « hommes du monde » (dont treize appartenant à

---

<sup>77</sup> Comme François Loliée, *Les Femmes du Second Empire*, op. cit. ; Prince Lubomirski, *Les Viveurs d'autrefois*, Paris, E. Dentu, 1879 ; Zed, *Le Demi-Monde, Le Demi-Monde sous le Second Empire : souvenirs d'un sybarite*, Paris, E. Kolb, 1892.

<sup>78</sup> Voir Georges Matoré, *Le Vocabulaire et la société sous Louis-Philippe*, Genève, Slatkine, 1967, p. 47 et p. 229.

<sup>79</sup> Alfred Delvau, *Dictionnaire, de la langue verte*, Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1883, p. 260.

<sup>80</sup> *Ibid*, p. 240. Selon lui le mot daterait des années 1850 et aurait peut-être été créé par allusion aux gants luxueux que ces messieurs donnaient à ces demoiselles, ou au boulevard de Gand (des Italiens) « sur lequel ils promenaient leur oisiveté ».

<sup>81</sup> Alfred Delvau, *Dictionnaire*, op. cit., p. 94.

la liste d'Arthur Meyer). Hommes du monde qui semblent par ailleurs être la clientèle la plus importante des grandes horizontales et représentent 35% des clients<sup>82</sup> de notre réseau galant.

Les viveurs faisaient partie du Faubourg Saint-Germain mais appartenaient davantage au monde du Boulevard<sup>83</sup>. Le prestige social de cette élite parisienne renforçait l'attraction de cette portion de Paris, mais sortait également renforcée de son attachement aux lieux les plus célèbres et les plus renommés de la Capitale<sup>84</sup>. Si les viveurs ont eu une importance sociale, culturelle et économique réelle dans le Paris de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, celle-ci fut accentuée par la place que leur accordaient la presse et la littérature panoramique de l'époque<sup>85</sup>. Ce poids littéraire était le reflet de leur rattachement au Boulevard et de leur proximité avec les littérateurs de leur temps. Le dossier d'Aurélien Scholl aux archives de la Préfecture de Paris mentionne ainsi qu'il était le « compagnon de Gramont-Caderousse, ami au point de changer de maîtresses et sans le consentement de celles-ci. Il a raconté ce qui lui arriva à Bade où il céda à Caderousse Mme Doche, en échange de Mme de Persigny<sup>86</sup> ». Ce que dit Anne Martin-Fugier pour le Boulevard dans la première partie du XIX<sup>e</sup> siècle nous semble être toujours valable pour le second, à savoir que le monde du Boulevard et la littérature (ou le journalisme) représentaient un espace commun pour des jeunes gens du monde qui vivaient en dandys et pour des jeunes gens partis de rien qui adoptaient le style de vie des dandys et parvenaient parfois à pénétrer ce monde. Cet espace rapprochait des hommes d'origine sociale différente mais qui avaient adopté le même genre d'existence<sup>87</sup>. Proximité cultivée, comme le montre l'amitié du duc Gramont-Caderousse et d'Aurélien Scholl, moins dans les salons littéraires que dans la commune fréquentation des femmes galantes et des établissements de loisirs parisiens (voir graphique n°2).

Pour ces hommes du monde, l'appartenance à la haute société revêtait plus

---

<sup>82</sup> Ce pourcentage nous semblait inférieur à la réalité. D'une part, car il ne nous a pas toujours été possible d'identifier les nobles cités dans les archives de police et donc de les intégrer ou non dans le Tout-Paris car, pour la clarté de notre propos, nous avons fait une distinction entre noblesse et grandes familles issus du monde de la finance, qui dans la réalité est plus que ténue et changeante. Par exemple, les Rothschild sont encore considérés comme des parvenus sous la Monarchie de Juillet mais sont totalement intégrés à la bonne société à la fin de l'époque étudiée.

<sup>83</sup> Selon Anne Martin-Fugier, c'est-à-partir des années 1840 que le monde n'est plus exactement limité à la bonne société et inclut le Boulevard, *La Vie élégante, op. cit.*, p. 325.

<sup>84</sup> En dehors des cafés et restaurants prisés du Tout-Paris qui se trouvaient tous sur le Boulevard (Tortoni, Café Anglais, Café Riche, Maison Dorée, etc.), les clubs et les cercles les plus huppés comme le Jockey Club (rue Drouot puis au n°1 rue Scribe à partir de 1863) ou le Cercle de l'Union (d'abord à l'angle de la rue de Gramont et du boulevard des Italiens puis après 1857 sur le boulevard des Capucines) étaient situés à proximité.

<sup>85</sup> Alfred Delvau, *Les Lions du jour : physionomies parisiennes*, Paris, E. Dentu, 1867.

<sup>86</sup> « Aurélien Scholl », Rapport du 19 avril 1872, BA 1268, APP.

<sup>87</sup> Anne-Martin Fugier, *La Vie élégante, op. cit.*, p. 371.

d'importance que les opinions politiques<sup>88</sup>, et la fréquentation des femmes galantes était une pratique courante et reconnue. Dans le réseau du demi-monde que nous avons reconstitué se trouvent ainsi des membres de la famille impériale (Napoléon III, prince Jérôme Bonaparte, duc Charles de Morny), de la famille des Orléans (le duc Henri d'Aumale, le prince François de Joinville), des rejetons de la vieille aristocratie française (duc Ludovic de Gramont-Caderousse, le prince Charles de Sagan), de la noblesse impériale (comte Alexandre Walewski, prince Achille Murat) ou des figures de la cour impériale (comte Alexandre de Komar, Jean-François Mocquard, baron de Laage). La haute société européenne est également largement représentée avec un nombre important de diplomates (duc de Fernan-Nunez, baron de Kapnisky, comte Nicolas Potocki) ou d'hommes du monde étrangers de passage ou résidant à Paris (prince de Galles, Wielpolski, princes Anatole et Paul Demidoff, prince Soltikoff).

Le réseau du demi-monde dépasse en partie les bornes chronologiques du Second Empire et de la III<sup>e</sup> République puisqu'on y trouve beaucoup de liaisons nées sous la Monarchie de Juillet (Victor Hugo et Juliette Drouet, le duc Henri d'Aumale et Alice Ozy, Alfred de Musset et Augustine Brohan, etc.). La première explication qui s'offre à nous, en dehors des effets de sources et de construction du graphe, c'est l'âge des personnes concernées. Nombre d'hommes du monde, d'hommes politiques, d'hommes de lettres ou d'artistes célèbres sous le Second Empire et la Belle Époque ont vécu leur jeunesse durant la première moitié du siècle. De plus, les origines du demi-monde — le mot date de 1855 — se trouvent dans le monde des actrices de la Monarchie de Juillet<sup>89</sup> tout comme les viveurs du Second Empire nous semblent être les héritiers des dandys décrits par Anne Martin-Fugier (Alfred d'Orsay, Eugène Sue, Lord Henri Seymour)<sup>90</sup>. Demi-monde et viveurs connurent leur apogée sous le Second Empire et les débuts de la III<sup>e</sup> République tandis que le seuil du XX<sup>e</sup> siècle vit les dernières courtisanes (La Belle Otéro, Liane de Pougy, Cléo de Mérode) et les derniers dandys (Boni de Castellane, Robert de Montesquiou). Parmi les modèles des dandys d'*À la recherche du temps perdu* (Charles Swan, baron Charlus et de Robert de Saint-Loup) on trouve un certain nombre de viveurs ayant appartenu au demi-monde du Second Empire ainsi que leurs descendants : Charles Haas, le prince Sagan, Robert de Montesquiou, Clément de Maugny, Léon Radziwill, le duc Armand de Guiche.

---

<sup>88</sup> Selon Anne Martin-Fugier, au Jockey Club, qui constituait le cercle le plus élitiste, les discussions politiques étaient même interdites, *La Vie élégante, op. cit.*, p. 336.

<sup>89</sup> Marie Duplessis, Olympe Péliissier ou encore Esther Guimond peuvent être considérées comme les premières courtisanes à n'avoir pas eu la raison sociale d'actrice.

<sup>90</sup> Anne-Martin Fugier, *La Vie élégante, op. cit.*

À la grande différence de leurs consœurs du premier XIX<sup>e</sup> siècle ou de la III<sup>e</sup> République, un grand nombre de grandes horizontales du Second Empire (Cora Pearl, Anna Deslions, La Barucci, Adèle Courtois, Marguerite Bellanger, Caroline Letessier, Constance Résuche, etc.) n'avaient d'autre profession que celle de courtisane. Ces femmes, qui n'étaient ni actrices, ni danseuses, ni cantatrices, n'étaient célèbres et célébrées que pour leur beauté, leur conversation et leur habileté amoureuse. Faut-il y voir le summum de la fréquentation des femmes galantes en tant que dandysme ? Répondre à cette question nous éloignerait trop de notre recherche mais il est certain que l'existence du demi-monde témoignait d'un rejet et d'un dédain pour les convenances sociales et morales de l'époque.

Pour ces viveurs, la fréquentation des prostituées et les visites de bordels ou de maisons de rendez-vous étaient récurrentes, mais ne faisaient pas l'objet d'un discours et d'une publicisation tels que pouvaient le faire certains hommes de lettres ou artistes. Les viveurs se glorifiaient surtout de leurs amours et amitiés avec les grandes horizontales de l'époque. Ils entretenaient des rapports fréquents avec les demi-mondaines et les femmes galantes qui étaient selon nous de trois sortes : les rencontres fortuites, les relations de sociabilité et enfin les relations « établies » ou les liaisons « officielles ». Les rencontres fortuites, c'est-à-dire les relations sexuelles tarifées avaient lieu la majeure partie du temps au domicile des femmes galantes, en maison de rendez-vous ou dans les cabinets particuliers des grands restaurants.

Après les rencontres fortuites, venaient les relations de sociabilité, de sorties et de divertissement qui n'induisaient pas automatiquement des relations sexuelles : soupers au restaurant, bals, soirées au théâtre, etc. Le monde des grandes courtisanes observant peu ou prou l'art de vivre dicté par le Tout-Paris « honnête » avec sa cohorte de réceptions et d'événements mondains (bals masqués, soupers de centième, chasses, etc.). La fréquentation des grandes horizontales s'intégrait donc dans les réseaux et les relations de sociabilité masculine. Gaston Jollivet raconte par exemple dans ses souvenirs du Second Empire comment lui et sa « bande » allaient tous les soirs souper à la Maison d'Or, chacun devant ramener une soupeuse sensationnelle ; celui qui avait recruté la convive le plus digne de la bande n'avait pas à payer son souper ce soir-là<sup>91</sup>.

Les relations « établies », ou du moins ayant une certaine durée, faisaient de telle femme galante la maîtresse de tel viveur, qui devenait ainsi son protecteur officiel. Il

---

<sup>91</sup> Gaston Jollivet, *Souvenirs de la vie de plaisir sous le Second Empire*, Paris, Jules Tallendier, 1927, p. 250.

s'agissait de relations souvent aussi officielles qu'elles pouvaient l'être et qui parfois pouvaient durer quelques années, comme celle entre Hortense Schneider<sup>92</sup> et le duc Gramont-Caderousse. Ils se rencontrèrent en 1857 et devinrent très vite le couple le plus en vue du Tout-Paris. Leur relation dura jusqu'à la mort du duc (le 25 septembre 1865), même si tous deux s'autorisèrent de nombreuses autres liaisons. Le duc la coucha même sur son testament par amour et en raison peut-être du fils handicapé issu de leur union. La liaison entre Cora Pearl et Victor Masséna (duc de Rivoli puis prince d'Essling) dura environ cinq ans même si Cora Pearl était également liée à l'époque à d'autres hommes dont le jeune Achille Murat. Ces relations n'étaient pas cachées et au contraire bénéficiaient d'une forte médiatisation notamment grâce à la presse dite parisienne (*Le Gaulois, La Vie Parisienne, Gil Blas*).

## 2.2. Ruine, dépenses et ostentation : mythe et réalité du « grand seigneur »

Pour le comte Albert de Maugny, les clients des grandes horizontales n'étaient qu'une centaine environ et appartenaient tous aux deux ou trois clubs et cercles les plus « fashionables de Paris », chiffre qui semble s'accorder au nombre d'hommes du monde présents dans notre réseau mais qui oublie que les viveurs n'étaient pas les seuls clients de ces dames.

*« Ils formaient une franc-maçonnerie exclusive, solidaire et fermée, dans laquelle l'argent ne comptait que pour ce qu'il vaut et qui, respectueusement contemplée à distance par les tompins, si opulents et si piastreux qu'ils pussent être, avait le monopole exclusif de la haute vie. Ce qui les distinguait de la foule, c'était leur éducation, le milieu auquel ils appartenaient, les procédés éminemment aristocratiques, qu'ils apportaient en toutes choses, la prodigalité de grands seigneurs par laquelle ils se faisaient remarquer et l'art de l'individualisme dans lequel ils excellaient<sup>93</sup>. »*

Sa vision élitiste des rapports entre viveurs et demi-monde est à mettre en parallèle avec l'image de la pyramide prostitutionnelle développée ailleurs dans ses Mémoires où il

---

<sup>92</sup> Hortense Schneider (1833-1920), Catherine Schneider dite : fille d'un tailleur, elle est fleuriste à Bordeaux quand un de ses amants, comédien, lui donne des cours d'art dramatique. Elle joue en province avant d'arriver à Paris en 1855. Son amant, Berthelier, la présente à Jacques Offenbach qui l'embauche immédiatement dans la troupe des Bouffes-Parisiens. Débute une fructueuse collaboration qui verra Hortense Schneider jouer dans les plus grands succès du compositeur (*La Belle Hélène et La Grande-Duchesse de Gérolstein*). En janvier 1857, elle accouche secrètement à Bordeaux d'un fils infirme, Georges-André, né de père inconnu — très probablement le duc Ludovic Gramont-Caderousse. Son succès sur la scène lui vaut une reconnaissance internationale et une considérable fortune. Après la chute de l'Empire, elle tourne beaucoup en Europe avant de quitter définitivement la scène après la mort de Jacques Offenbach en 1880. En 1881, âgée de cinquante-huit ans, elle épouse un certain comte de Bionne, aventurier italien en manque de bonne fortune et divorce de lui peu de temps après leur mariage. Son fils ayant décédé avant elle, elle lègue une grande partie de sa fortune à l'orphelinat des Beaux-Arts.

<sup>93</sup> Zed, *op. cit.*, p. 128.



prétend qu'il n'existe pas de prostitution bourgeoise : après les étoiles de la haute prostitution, on tombait presque selon lui sans transition à la grisette et à la fille publique de bas étage. Le comte Albert de Maugny, s'incluant naturellement dans cette « franc-maçonnerie », peut être suspecté d'un certain parti pris. Savoir qui il exclut se révèle beaucoup plus intéressant que de relever, dans ses souvenirs, les noms de ceux qu'il ceint de la couronne de viveur. En dehors des « tompins » de l'extrait ci-dessus, le comte n'a de cesse de s'irriter contre les « épiciers enrichis », les « marchands de porc salé enrichis dans la charcuterie » ou les « rastaquouères\* »<sup>94</sup>.

L'élitisme d'Albert de Maugny n'est pas dépourvu d'un certain racisme mais se caractérise surtout par un mépris des parvenus qui en dit long sur la transformation des élites parisiennes à cette époque. Sa vision du fonctionnement du demi-monde nous semble révélatrice de l'élitisme, voire du dandysme, de certains viveurs. Selon lui, les grandes horizontales pour entretenir leur luxe ne dédaignaient pas de « rançonner » les parvenus, les financiers et les « marchands de porcs enrichis » mais elles n'affichaient jamais cette catégorie de clients sérieux. Au contraire ceux-ci avaient le droit à leurs heures et leurs prérogatives fixes, à leurs aises, à la satisfaction intime de s'imaginer qu'ils possédaient la maîtresse de tel ou tel grand seigneur en vogue et à une fidélité relative, qui consistait à ne pas les tromper avec un collaborateur de leur espèce. On retrouve donc encore l'image flatteuse de l'amant de cœur, non plus au profit des hommes de lettres mais des viveurs. Albert de Maugny, tout en faisant l'éloge des viveurs et des grandes courtisanes qu'il fréquentait, reconnaît que ces dernières tiraient profit du blason et de la renommée de leurs amants pour se vendre auprès des personnes du monde de la finance postulant au titre de « protecteur » ou pour monnayer leur nuit aux clients de passage.

La représentation du viveur en tant qu'amant de cœur va à l'encontre d'une autre, celle du grand seigneur se ruinant auprès des femmes. Si la littérature panoramique dans son ensemble est souvent bienveillante, complaisante, voire laudative envers les viveurs, la littérature romanesque ou dramatique est souvent plus critique<sup>95</sup>. Dans *Nana*, leur représentant, Xavier de Vandevres, est un jeune fat, le « dernier d'une grande race, féminin et spirituel » qui mange sa fortune dans les courses (il possède une des écuries les plus

---

<sup>94</sup> *Ibid*, p. 8.

<sup>95</sup> Si, dans le cadre de cette thèse, il ne nous a guère été possible de poursuivre nos investigations sur cette question, la mobilisation de telle ou telle représentation du viveur nous semble intrinsèquement liée non seulement à la position sociale des auteurs, et leur proximité avec le monde des viveurs, mais également au public visé.

célèbres de Paris), au jeu et auprès de ses maîtresses. Dans *La Traite des Blanches* de Jean-Louis Dubut de Laforest, le personnage de viveur est incarné par le duc Melchior de Javerzac qui entretient un temps Zozo Pattes-en-l'air, une danseuse de cabaret particulièrement canaille, et se retrouve à la fin du roman, complètement ruiné, vivant médiocrement dans un hôtel meublé.

Ces images opposées du viveur doivent être toutes deux nuancées. Tout d'abord, il nous a été difficile de trouver des exemples de grands seigneurs réellement ruinés par leur maîtresse, se brûlant la cervelle de désespoir ou finissant médiocrement leur vie dans une petite pension. Il y a bien le cas de Daniel Wilson, aujourd'hui davantage connu pour le scandale des décorations<sup>96</sup> que pour ses liaisons demi-mondaines, mais il fut pourvu d'un conseil judiciaire bien avant de se ruiner. La littérature du temps rapporte fréquemment les dépenses du duc de Gramont-Caderousse (« Le jeu, les chevaux et la galanterie faisaient journellement de terribles brèches aux flancs de son coffre-fort<sup>97</sup> ») et beaucoup accusent la débauche de l'avoir tué, mais en réalité le duc est mort à trente-et-un ans de la tuberculose. Le prince Charles de Sagan perdait beaucoup plus au jeu que dans les bras de ses maîtresses, et sa femme, fille du banquier Achille Seillière, finissait toujours par payer ses créanciers. La grande ruine du Second Empire fut celle de Khalil-Bey<sup>98</sup>, diplomate turc qui, résidant à Paris de 1865 à 1868, y aurait dépensé une quinzaine de millions. Mais bien qu'il ait largement entretenu Jeanne de Tourbey et quelques autres, il semble qu'il ait surtout dissipé sa fortune dans le luxe, la peinture et le jeu<sup>99</sup>.

À la lecture des archives et de la presse de l'époque, il nous semble *in fine* que ce ne sont pas les grands seigneurs et les viveurs fortunés qui se ruinaient pour les femmes galantes mais ceux qui tentaient de les imiter. L'exemple le plus frappant étant celui d'Alexandre Duval, surnommé le duc de Bouillon dans le demi-monde. Alexandre Duval était le fils de Pierre-Louis Duval (1811-1870), boucher qui fit fortune avec les bouillons\* du même nom. À la mort de son père, il hérita de l'entreprise ainsi que d'une importante fortune personnelle.

---

<sup>96</sup> En 1887, Daniel Wilson, alors député d'Indre-et-Loire et gendre du président Jules Grévy, monnaya son influence contre l'obtention de décorations (notamment la légion d'honneur). Le scandale contraignit le président Jules Grévy à démissionner, mais Daniel Wilson fut réélu député d'Indre-et-Loire pour deux autres mandatures.

<sup>97</sup> Frédéric Loliée, *Les Femmes du Second Empire*, op. cit., p. 76.

<sup>98</sup> Khalil-Bey (1831-1879), né en 1831 en Egypte d'un père turc apparenté à la famille régnante et membre du conseil des ministres, il vint une première fois à Paris pour faire ses études de 1843 et 1849. Il fut nommé en 1855 commissaire pour l'Egypte de l'Exposition universelle, il resta un an à Paris puis proposa ses services au Sultan et entra au ministère des affaires étrangères à Istanbul. Sans fonction officielle entre 1865 et 1868, il s'installa à Paris. Avant de repartir pour Istanbul, ruiné, il vend sa collection de tableaux à l'Hôtel Drouot en janvier 1868.

<sup>99</sup> Michèle Haddad, *Khalil-Bey : un homme, une collection*, Paris, Éditions de l'Amateur, 2000.

Rapidement devenu le protecteur de Cora Pearl, il dilapida tout aussi rapidement sa fortune en lui offrant des présents extravagants et surtout en prenant en charge l'entretien de son hôtel particulier rue de Chaillot ainsi que celui d'une maison de campagne à Maisons-Laffitte. En 1872, toute la presse fait ses gorges chaudes de son suicide manqué dans le vestibule de Cora Pearl, celle-ci refusant de le recevoir maintenant qu'il n'avait plus le sou. Mais là encore, il semble que la famille Duval ait coupé les vivres à son duc de Bouillon bien avant qu'il ne fût totalement ruiné ou qu'il ne vendît ses restaurants<sup>100</sup>.

S'ils ne se ruinaient pas, les viveurs ne nourrissaient pas non plus leurs maîtresses d'amour, d'eau fraîche et de réclame héraldique. En dehors des passes tarifées en maison de rendez-vous ou au domicile des femmes galantes, les deux autres formes de relations entre viveurs et grandes horizontales impliquaient de nombreuses dépenses sous forme non seulement de factures mais de cadeaux ou de présents (bibelots, bijoux, cachemires, fleurs, voitures, attelages, chevaux, voyages, etc.). Pour bien des contemporains de l'auteur de *Nana*, ces liaisons et les dépenses qui allaient de pair s'apparentaient à une débauche inutile et à un luxe dispendieux. Les frais engagés pour les grandes demi-mondaines de l'époque étaient alors considérés comme un gaspillage inutile, en opposition aux valeurs bourgeoises de l'économie, du juste prix et de l'épargne. Émile Augier fait ainsi dire à Estrigaud, dans *La Contagion*, à propos de la femme galante qu'il entretient : « Navarette fait partie de mon train, comme mes chevaux. » (acte II, scène VIII). En réalité, l'entretien d'une demi-mondaine, ou plus exactement les dépenses faites pour elles, doivent être lues comme une consommation ostentatoire, dans le sens où le définit Thorstein Veblen, c'est-à-dire une dépense destinée à mettre en valeur un statut social, un mode de vie et une personnalité<sup>101</sup>. Comme le souligne Anne Martin-Fugier, les élites du XIX<sup>e</sup> siècle restaient marquées par le modèle de la vie mondaine et des privilèges aristocratiques (oisiveté et dépense somptuaire). Le mode de vie des viveurs en portant aux nues la dépense inutile, l'oïsiveté et le loisir (le demi-monde se confondant avec le Paris des plaisirs) et en bousculant l'ordre du temps (le viveur est un noctambule) nous semble être une exagération du modèle de la vie mondaine. Exagération que nous lisons moins comme un signe de l'importance pérenne du mode de vie aristocratique que comme une réaction à la montée et à la « réussite sociale » des valeurs bourgeoises.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, confrontées à l'évolution sociologique des élites, les grandes familles

---

<sup>100</sup> Virginia Rounding, *Les Grandes Horizontales : vies et légendes de quatre courtisanes du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Rocher, 2005, p. 316.

<sup>101</sup> Thorstein Veblen, *Théorie de la classe des loisirs*, Paris, Gallimard, 1970 [1899].

de la noblesse s'étaient graduellement réfugiées dans un monde à part et manifestaient d'autant plus leur différence que l'aristocratie s'était élargie sous le Premier et le Second Empire avec la multiplication des titres. Nombre de ses membres confrontés à leur éviction politique sous le Second Empire et à l'évolution égalitaire de la III<sup>e</sup> République tenaient à afficher leur mépris pour les normes et les vertus bourgeoises où ils voyaient un affront à la culture française, la négation des valeurs traditionnelles et le symbole de leur impuissance réelle. Chez les viveurs, ce rejet était particulièrement exacerbé. Le comte Alphonse de Toulouse-Lautrec (1838-1913), le père du peintre, avait deux passions : la chasse et le déguisement — de nombreuses photographies l'immortalisent en costume de croisé, en Highlander, en turc, etc. Celui qui, en 1876, passa plusieurs semaines dans une tente plantée sous l'escalier monumental de la cathédrale d'Albi, se rendait régulièrement à Paris pour profiter des plaisirs offerts par la capitale. Lors de ses séjours, il fréquentait assidûment théâtres, cafés-concerts et maisons closes. Selon Jean Sagne, Alphonse de Toulouse-Lautrec manifestait son anticonformisme d'une manière qui frisait l'hystérie, d'où la boutade de son fils : « Il suffit que Papa paraisse pour qu'on désespère de se faire remarquer<sup>102</sup> ».

La conduite fastueuse du comte doit se lire comme une tentative pour compenser la disparité entre les fastes révolus de sa lignée et la réalité d'une famille réduite à l'impuissance politique<sup>103</sup>. L'attitude du comte Alphonse de Toulouse-Lautrec, par sa singularité, le rend paradoxalement proche des viveurs de notre réseau demi-mondain comme le duc Ludovic Gramont-Caderousse, le marquis Gaston de Galliffet ou le prince Charles de Sagan. Élégance vestimentaire et fréquentation publicisée des courtisanes n'étaient pas seulement l'expression d'individualités singulières, mais signes et comportements qui créaient un groupe — les viveurs — en opposition à la figure du bourgeois dans deux domaines particulièrement sensibles de l'identité masculine d'alors : le vêtement<sup>104</sup> et la sexualité<sup>105</sup>. Les premiers dandys ou viveurs apparurent sous la Monarchie de Juillet (régime bourgeois par excellence), leur apogée, sous le Second Empire et les débuts de la III<sup>e</sup> République, se situe à une époque de prospérité économique qui voit l'accroissement et l'enrichissement des classes bourgeoises. Ils disparaissent avec l'ancien monde lors de la Première Guerre mondiale ou ne subsistent qu'en tant que vestiges après celle-ci.

---

<sup>102</sup> Jean Sagne, *Toulouse-Lautrec*, Paris, Fayard, 1988, p. 18.

<sup>103</sup> *Ibid.*

<sup>104</sup> Philippe Perrot, *Les Dessus et les dessous de la bourgeoisie : une histoire du vêtement au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1981.

<sup>105</sup> Anne-Marie Sohn, « Sois un homme » : *la construction de la masculinité au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2009 et André Rauch, *Le Premier Sexe : mutations et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, 2000



### 2.3 *Amour et mariage dans le monde*

Si les viveurs étaient socialement homogènes, il n'en était rien en terme d'âge et de génération. Une grande partie d'entre eux constituait une « jeunesse dorée » parisienne, telle la bande de Gaston Jollivet, qui ne fréquentait que peu le Quartier latin et ne se mélangeait que rarement à la jeunesse des Écoles. Elle était davantage habituée aux réceptions mondaines, aux soirées de première et aux restaurants des boulevards qu'au bal Bullier et aux brasseries à femmes. Cependant les jeunes viveurs semblent avoir connu les mêmes relations et les mêmes tourments que les étudiants du Quartier latin mais ceux-ci avaient lieu dans les bordels huppés de la rive droite ou dans les bras de grandes horizontales. Le jeune duc d'Aumale connaît son premier grand amour avec Alice Ozy, alors médiocre actrice mais déjà amie de Théophile Gautier et de Victor Hugo<sup>106</sup>. Le jeune prince Achille Murat fut quant à lui fort amoureux de Cora Pearl, au point selon elle de lui faire un acte de donation de deux cent mille francs pour le jour de son mariage<sup>107</sup>. Le comte Charles d'Osmoy fut avec Thérèse pendant quatre ans. Et quand vint le moment de se marier, il chargea son ami Beaulieu de l'amener en province et de lui apprendre la nouvelle au dernier moment<sup>108</sup>.

Cette jeunesse dorée fréquentant le demi-monde et expérimentant divers amours avant de se marier est loin de constituer l'ensemble des viveurs. Notamment parce que la plupart étant mineurs, ils n'avaient pas encore accès à la fortune familiale<sup>109</sup>. Parmi les viveurs, les hommes mariés continuant de vivre en garçon (le prince Jérôme Napoléon, le prince de Sagan, Anatole Demidoff) ou multipliant les conquêtes malgré l'existence d'une maîtresse officielle (le duc Ludovic Gramont-Caderousse, le duc Charles de Morny) étaient relativement nombreux. Ces viveurs appartenaient à la haute noblesse française et européenne et perpétuaient un mode de vie aristocratique que Jean-Claude Bologne appelle le modèle « grand seigneur ». Ils pratiquaient un mariage arrangé où le mari faisait à sa femme des enfants légitimes le plus rapidement possible, puis où chacun vivait de son côté dans des appartements ou des maisons distinctes. Précisons à ce sujet que les viveurs ne collectionnaient pas que les courtisanes et qu'ils avaient aussi des amours avec des femmes du monde (le duc Ludovic de Gramont-Caderousse et Mme de Persigny, le duc Charles de Morny et la comtesse Le Hon).

<sup>106</sup> Louis Loviot, *Alice Ozy*, Paris, Les Bibliophiles fantaisistes, 1919.

<sup>107</sup> Cora Pearl, *Mémoires de Cora Pearl*, Paris, J. Lévy, 1886. Toujours selon elle, elle lui aurait renvoyé l'acte déchiré huit jours avant son mariage.

<sup>108</sup> *JDG*, 29 janvier 1865.

<sup>109</sup> C'est d'ailleurs cette jeunesse dorée qui ne peut encore maintenir son rang qui fait l'objet d'une surveillance policière et familiale particulière. Pas tant en raison de la peur de la mésalliance et du mauvais mariage que dans la crainte des usuriers véreux, des créances, des prêts et des signatures douteuses.

Le modèle du mariage aristocratique, vanté par Henri de Marsay dans *Le Contrat de mariage*<sup>110</sup>, perdura tout au long du siècle malgré sa remise en cause par des adversaires aussi divers que l'Église catholique et les écrivains romantiques. S'il se maintint, c'est qu'au sein de cette « classe sociale » somme toute très particulière, les enjeux sociaux, économiques voire politiques présidant à ces unions arrangées l'emportaient largement sur les évolutions culturelles de l'époque à propos du mariage d'amour. Le mariage du prince Jérôme Bonaparte avec la princesse Clotilde de Savoie, fille du roi de Piémont-Sardaigne en 1859, s'inscrivait dans la stratégie tracée par Napoléon III et Cavour lors de l'entrevue de Plombières. Une union des caractères complètement ratée — la princesse était dévote et bégueule, le prince franc-maçon et bon vivant — qui peut expliquer en partie que le prince Napoléon ait mené une « vie de garçon », comme on disait à l'époque, ou plutôt de célibataire-marié. Cora Pearl raconte ainsi dans ses *Mémoires* que lorsqu'il était son protecteur officiel, elle se rendait souvent au Palais où elle dînait juste après la princesse Clotilde, dans la même salle et servie par le même maître d'hôtel et qu'elle entendait, pendant le repas, celle-ci causer et jouer avec ses enfants dans le salon voisin<sup>111</sup>.

En dehors du mariage « politique » qui à l'époque était l'apanage des familles royales ou régnautes européennes, le « mariage mondain traditionnel », c'est-à-dire l'échange matrimonial particule/dot, perdura durant tout le siècle. Le prince Charles Sagan dont nous avons déjà évoqué le dandysme épousa en 1858 Jeanne Seillière (fille du banquier Achille Seillière) dont la dot se composait notamment de deux millions de francs payables en dix ans. Le comte Boniface de Castellane épousa en 1895 la richissime Anna Gould, fille d'un magnat des chemins de fer américain, possédant une fortune de plus de 15 millions de dollars qui firent dire dans les coulisses du Tout-Paris qu'elle était surtout « belle vue de dot ». Mariage guère heureux où, lassée des dépenses faramineuses de son mari, la comtesse demanda et obtint le divorce en 1906. Elle épousa en 1908, le cousin de son premier mari, Hélié de Talleyrand-Périgord, prince de Sagan et fils du précédent. On pourrait penser que la fréquentation des demi-mondaines était un impératif face à des mariages arrangés forcément calamiteux. Mais certains couples existaient, comme les Galliffet<sup>112</sup>, les Sagan<sup>113</sup> ou les Persigny où les époux, d'un commun accord, menaient une vie séparée et très libre.

---

<sup>110</sup> Honoré de Balzac, *Le Contrat de mariage*, Paris, Charles-Béchet, 1835.

<sup>111</sup> Cora Pearl, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 129.

<sup>112</sup> Le couple défraie les chroniques mondaines. La marquise est fichée dans le registre BB1 (f°159) de la Préfecture de police pour ses mœurs « dissolues ».

<sup>113</sup> Ce qui n'empêcha pas le prince de Sagan de menacer pendant un temps sa femme d'une plainte d'adultère (il affirmait avec la preuve certaine qu'elle avait été la maîtresse du duc de Chartres). Joueur invétéré, il escomptait lui soutirer un million cinq cent mille francs, en échange du retrait de sa plainte, pour payer ses dettes.

Au vu des relations entre viveurs et grandes horizontales, il faut cesser de penser la prostitution uniquement comme une compensation à des unions défailtantes, en dehors du fait que de nombreux viveurs n'étaient pas encore mariés. Cette représentation bourgeoise des rapports entre prostitution et mariage ne correspond pas aux pratiques de l'aristocratie où la fréquentation des femmes galantes et dans une moindre mesure des filles publiques restait répandue, revendiquée et intégrée à une conception du mariage que l'on pourrait qualifier de « traditionnelle ». La résistance du mariage d'argent dans les couches aristocratiques parisiennes s'inscrivait dans un conservatisme social plus large à l'égard des nouvelles valeurs familiales prônées par la bourgeoisie. Le domicile était encore pour les élites un espace de sociabilité collective et de représentation important et non seulement un havre de paix et de *privacy* bourgeoise. Toute une succession de rendez-vous et d'événements mondains (réceptions, premières, soirées à l'Opéra, gala de charité, bals, courses, etc.) ne laissaient aux hommes et aux femmes qu'une partie de leur temps pour la vie de famille. Le mariage dans le monde résistait aux impératifs amoureux du mariage bourgeois tout comme la mondaine rechignait à endosser les vêtements de la bonne mère de famille. Les femmes des classes aristocratiques furent les premières à mettre leurs enfants en nourrice et les dernières à les y laisser<sup>114</sup>.

Il ne faut pas croire cependant que la grande bourgeoisie et la noblesse de l'époque vivaient à l'abri de toute évolution sentimentale. L'amour et la contestation de l'autorité paternelle firent aussi irruption dans le monde, provoquant quelques scandales comme le mariage entre Gustave Fould et Valérie du Théâtre-Français, mais surtout un réaménagement « discret » des pratiques et des stratégies matrimoniales<sup>115</sup>. Gustave Fould (1834-1884) était issu d'une grande dynastie bourgeoise jouant un rôle prépondérant dans la vie publique et financière française du siècle. Appartenant à la jeunesse dorée parisienne, il supporte très mal son internat dans un lycée du Quartier latin et n'hésite pas à faire du chantage ou la grève de la faim. Ne suivant aucune des traditions familiales, ni banque ni politique et très épris, il s'enfuit à vingt-quatre ans en Angleterre avec celle qui était sa maîtresse depuis quelques années, l'actrice Valérie du Théâtre-Français. Après leur fuite, son père (Achille Fould) lui verse une pension de 200 livres anglaises mensuelles mais, devant le refus de Gustave de rompre sa liaison, il lui coupe les vivres. Valérie reprend son ancien métier dans la reliure et la restauration de livres anciens, tandis que Gustave s'essaie au commerce de vin et fait des

---

<sup>114</sup> Elisabeth Badinter, *L'Amour en plus : histoire de l'amour maternel (XVII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Flammarion, 1980.

<sup>115</sup> Même si les rallyes mondains ne se mettent en place qu'à la fin de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.



emprunts. Gustave Fould pour se venger de sa famille aurait fait paraître des brochures « scandaleuses » et même fait poser au-dessus de sa porte une enseigne où il était écrit « Gustave Fould — Fils du Ministre de France — Marchand de vins »<sup>116</sup>. Obligé de se déclarer en faillite, il fait l'objet d'un procès mais sa famille intervient pour gérer et éviter le scandale. Ils finissent par se marier en 1860 à Varsovie puis s'installent à Cologne où Gustave trouve une place dans une maison de banque... De retour en France, il tente une carrière politique en demi-teinte et se consacre à l'écriture dramatique sous le pseudonyme de Gustave de Jalin<sup>117</sup>.

Les mariages entre nobles, artistes ou demi-mondaines étaient plus fréquents qu'on ne le croit : la cantatrice Adelina Patti et le marquis de Caux (1868), la cantatrice Marie Heilbronn et le vicomte de la Panouse (1881), la danseuse Céleste Mogador et le comte Lionel de Chabrillan (1854), La Païva avec le marquis de la Païva (1851) puis avec le comte Henckel de Donnersmarck (1871), Le marquis d'Orvault et Catherine Schumacher (1866)<sup>118</sup>. Ces mariages s'ils n'étaient pas d'intérêt (au moins du côté des maris) n'avaient cependant pas grand-chose à voir avec le mariage d'amour tel qu'il était prôné par la bourgeoisie de l'époque. Ils témoignaient, tout autant que la fréquentation des femmes galantes, d'un anticonformisme, voire d'un mépris pour les normes et les vertus bourgeoises alors en vigueur.

Les viveurs et leur mode de vie furent immanquablement associés au Second Empire, même si les pratiques du « mariage galant » pour reprendre l'expression de Jean-Claude Bologne, et le demi-monde ne s'évanouirent pas avec le changement de régime. *À la Recherche du temps perdu* offre une description saisissante du monde des salons de l'aristocratie et de la grande bourgeoisie parisienne qui laisse, par bien des aspects, entrevoir la continuité des pratiques et des mœurs de cette société entre le Second Empire et la Belle Époque. Le personnage d'Odette de Crécy fut ainsi en partie inspiré par Laure Hayman, demi-mondaine et « amie » du grand-oncle de Marcel Proust (Louis Weil) dont celui-ci fréquenta le salon à partir de 1888. Celle-ci commença sa carrière galante sous le Second Empire puisque que le premier rapport de police la concernant datant de 1873 ; elle y est décrite

---

<sup>116</sup> Marie Colombier, *Mémoires*, Paris, Ernest Flammarion, 1898-1900, tome 1, p. 27.

<sup>117</sup> Frédéric Barbier, *Finance et politique : la dynastie des Fould (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Armand Colin, 1991, pp. 289-290.

<sup>118</sup> Le marquis d'Orvault (1783-1868) épouse en 1866 à l'âge de quatre-vingt-deux ans Catherine Schumacher dite La Bruyère, une courtisane fortunée de trente-six ans. Trois mois plus tard, une séparation de corps est entérinée et le marquis termine ses jours dans un petit logis à Asnières avec une ancienne maîtresse et une gouvernante.

comme confortablement installée au 86 rue du Faubourg-Saint-Honoré, mère d'un garçon de cinq ans et entretenue par le député Charles de Jansey<sup>119</sup>. Le modèle de vie aristocratique fut à partir de la III<sup>e</sup> République inexorablement en déclin et les viveurs quittèrent progressivement le paysage parisien au début du XX<sup>e</sup> siècle. Malgré la « tournée des grands ducs », ils ne marquèrent pas Montmartre de leur empreinte comme ils avaient su dominer le Boulevard. Parmi les clients des courtisanes de la Belle Époque on trouvait encore des têtes couronnées mais l'homme du monde s'efface définitivement derrière l'homme de lettres et l'homme d'argent. D'ailleurs les derniers dandys (Robert de Montesquiou, Boniface de Castellane) n'étaient pas particulièrement proches ou liés aux dernières courtisanes (Liane de Pougy, La Belle Otero, Émilienne d'Alençon). Ce phénomène nous semble tenir autant de la disparition progressive du demi-monde et de ses relations que de son effacement médiatique. Ce qui s'explique par le triomphe des valeurs bourgeoises en matière d'amour, de mariage et de sexualité à la Belle Époque ainsi que par le tournant politique fin de siècle qui donnait aux hommes de lettres tout comme aux mondains un tout autre rôle<sup>120</sup>.

### ***3. Banque et industrie***

Le banquier et, dans un moindre mesure, l'homme d'affaires et l'industriel sont des personnages omniprésents dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle, à la mesure de leur nouvelle importance parmi les élites de l'époque. Leur portrait est souvent cruel : le banquier est généralement peint sous les traits d'un homme d'âge mûr, d'origine étrangère, parvenu et sans manières. S'il est heureux en affaires, le financier est malheureux en amour : souvent cocu, n'ayant de succès avec les femmes qu'en les payant, il est régulièrement le dindon de la farce. Qu'en était-il réellement dans le demi-monde parisien ? La Bourse n'était si pas éloignée du Boulevard. On dit de Beer Léon Fould qu'il inspira à Balzac le baron de Nucingen, de Raphaël Bischoffsheim qu'il est le Steiner de Zola. Les financiers et hommes d'affaires dont nous retrouvons les noms au gré des archives et des histoires correspondaient-ils à leurs personnages ?

#### ***3.1 La dépense galante : puissance financière et reconnaissance sociale***

Dans la littérature, le banquier est souvent, en matière de mœurs, un personnage

---

<sup>119</sup> F°314 « Laure Eyman », BB1, APP.

<sup>120</sup> Christophe Charle, *Les Élités de la III<sup>e</sup> République (1880-1900)*, Paris, Fayard, 2006 [1987] et *Naissance des « intellectuels » (1880-1900)*, Paris, Éditions de Minuit, 1990.

caricatural. Le baron de Nucingen de *La Comédie humaine* est le prototype de l'homme d'affaires du XIX<sup>e</sup> siècle, banquier féroce et impitoyable se livrant à toutes les spéculations et n'hésitant pas à utiliser des moyens ni toujours légaux ni toujours honorables. Sa femme, Delphine de Nucingen, qu'il a épousée pour sa riche dot, le trompe allègrement d'abord avec Henri de Marsay puis avec Eugène de Rastignac. La courtisane dont il est tombé amoureux et qu'il entretient luxueusement, Esther dite La Torpille, ne lui soutire son argent que pour permettre à son amant, Lucien de Rubempré, d'acheter la terre et le titre qui lui ouvriront véritablement les portes de la haute société parisienne. Dans *Nana*, le personnage du banquier est incarné par Steiner, petit homme rond et grisonnant, pas totalement intégré au Tout-Paris, qui se laisse essorer d'abord par le couple Mignon ensuite par Nana. Là encore, le portrait est celui d'un faiseur d'or, d'un brasseur d'affaires, devenant complètement imbécile devant une actrice ou une grande horizontale, et prêt à se ruiner totalement pour elles. Le banquier Le Goëz des *Derniers scandales de Paris* est également un homme d'âge mûr au ventre bedonnant, libidineux et rebutant, doublement cocu comme le baron Nucingen — trompé par sa femme avec l'ignoble comte Arthur de la Plaçade et par sa maîtresse la belle Lilas (Cloé de Haut-Brion). Plus largement le monde des affaires est souvent décrit en littérature comme un monde d'hommes corrompus et débauchés par cette gestion quotidienne de l'argent, mais cherchant toujours à sauvegarder les apparences. Dans son dossier exploratoire pour *L'Argent*, issu en partie de ses conversations avec Eugène Fasquelle, éditeur et ancien commis d'agent de change, Émile Zola écrivait :

*« Tout ce monde de la Bourse est jouisseur, mangeur, noceur, joue aux courses. Les agents affectent de ne pas aller aux courses, de ne pas faire partie d'un cercle, d'avoir enfin une vie correcte et claire, en dehors de toutes les occasions de jeu. Mais les commis d'agents de change et les boursiers vont aux courses et font partie des cercles. Tous les hommes de Bourse, libres de bonne heure ; se mettent en habit dès six heures, affectent une grande correction, beaucoup de coquetterie. Hommes à la mode, allant dans les cafés, les restaurants de nuit, les théâtres (premières). Ils ont des maîtresses au mois (petits théâtres ou petites actrices de grands théâtres), qu'ils paient largement, et dont ils changent assez souvent. Pas de grandes passions.*

*L'agent de change est généralement marié, ce qui ne l'empêche pas de courir. Comme il manie beaucoup d'argent, et qu'il en gagne beaucoup, il en dépense aussi beaucoup, pour tous ses caprices<sup>121</sup>. »*

Dans notre réseau du demi-monde, on trouve vingt-cinq individus rattachés au monde

---

<sup>121</sup> F°268, NAF 10269 « dossier exploratoire de *L'Argent* », BNF.

de la finance dont des représentants des grandes familles financières Aguado<sup>122</sup>, Bamberger<sup>123</sup>, Bischoffsheim<sup>124</sup>, Delahante<sup>125</sup>, Fould<sup>126</sup>, Gunzburg<sup>127</sup>, Hottinguer<sup>128</sup>, Pillet-Will<sup>129</sup>, Rothschild<sup>130</sup> et Stern<sup>131</sup>. En dehors de ces dynasties de la finance, on trouve parmi nos clients des agents de change, des banquiers ou des financiers appartenant au monde de la Bourse et des affaires. Ils ne représentent dans notre réseau que 8,5% des clients mais leur importance numérique nous semble largement sous-estimée par la nature même de nos sources. La presse de l'époque leur préférait les altesses royales. Les ouvrages biographiques qui peuvent leur être consacrés ne sont généralement guère diserts sur leur vie extraconjugale. De plus, ils ne semblent pas être la clientèle policière privilégiée du service des mœurs dont les agents connaissaient bien mieux l'agenda des théâtres et l'almanach mondain que le bottin du milieu des affaires. Cependant dans le registre BB1 apparaissent les noms de représentants des grandes familles citées ci-dessus ainsi que les familles André, Hirsch, Seillière, et des « nouveaux venus » dans la finance comme le baron d'Erlanger, les frères Pereire ou Alphonse Pinard ainsi que des agents de change, des négociants, des employés de banque et des courtiers non identifiés.

---

<sup>122</sup> Alexandre Aguado (1784-1842), originaire de Séville, débuta à Paris en 1815 dans le négoce de toute sorte avant de lancer sa maison de banque en 1823. Il devint le banquier attitré du gouvernement espagnol et amassa une fortune considérable, estimée à sa mort à 60 millions de francs. Dans le milieu des années 1830, il liquida sa banque et se consacra à ses deux passions, la collection de tableaux et l'Opéra. Ses fils étaient très connus du milieu mondain et furent membres du Jockey Club à partir de 1851.

<sup>123</sup> Famille de banquiers allemands qui comptait notamment Louis Bamberger (1823-1899), fondateur de la Deutsch Bank, et Henri Bamberger (1826-1908), l'un des fondateurs de Paribas. Le représentant de la famille Bamberger dans notre réseau du demi-monde n'a pu être identifié.

<sup>124</sup> Famille de banquiers néerlandais. Raphaël Bischoffsheim présent dans notre réseau est né à Amsterdam en 1823 et naturalisé français en 1880. Il fut banquier, ingénieur-inspecteur et député de Alpes-Maritimes entre 1881 et 1885.

<sup>125</sup> Grande famille de financiers et de banquiers depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans notre réseau : Adrien Delahante — fils d'Adrien Delahante père (1788-1854), auditeur au Conseil d'État, receveur général et banquier —, il est lui-même banquier et membre du Cercle des chemins de fer.

<sup>126</sup> Dynastie bourgeoise qui joue un rôle prépondérant tant dans les finances que dans la vie publique française au XIX<sup>e</sup> siècle. Beer Léon Fould (1767-1855) est à l'origine d'une lignée de banquiers parmi lesquelles sont présents dans notre réseau Achille Fould (1800-1867) ministre d'État sous le Second Empire, Adolphe Fould (1825-1855) banquier et député et Gustave Fould (1836-1884) également député.

<sup>127</sup> Le fondateur, le baron Joseph Elie (1812-1905) banquier, philanthrope et homme d'affaires à Saint-Petersbourg contribua grandement à l'industrialisation de la Russie avant d'émigrer en France.

<sup>128</sup> Jean-Conrad Hottinguer (1764-1841), originaire de Suisse, fonda sa première maison de banque en 1786. Son fils, Rodolphe (1835-1920), développe l'entreprise familiale et fut, comme son père, régent de la banque de France, président de la Compagnie générale des eaux, vice-président de la Caisse d'épargne de Paris, etc.

<sup>129</sup> La banque Pillet-Will fut fondée par le comte Michel Frédéric Pillet (1781-1860) en 1809 à Paris. Celui-ci ajouta à son nom celui de sa femme Françoise Will, fille du banquier Louis Will. Dans notre réseau, Frédéric Pillet-Will (1837-1911), petit-fils du précédent et fils du banquier Alexis Pillet-Will (1805-1871), fut banquier, régent de la banque de France et président de la Caisse d'épargne de Paris.

<sup>130</sup> Grande dynastie financière qui joua un rôle prépondérant dans le monde financier européen. Son fondateur, Meyer Amschel Rothschild (1744-1812) débuta comme prêteur à gages à Francfort, son fils James devenu baron de Rothschild s'installe à Paris sous l'Empire en tant que banquier et fonde la branche française de la famille. Il est présent dans notre réseau ainsi que quatre autres membres de sa famille.

<sup>131</sup> Le fondateur de la dynastie, Jacob Stern (1780-1833) était négociant en vins et banquier. Dans notre réseau son petit-fils, Jacques Stern (1839-1902), également banquier, directeur de la banque de Paris et des Pays-Bas, conseiller général de l'Oise.

La littérature rejoint la réalité en faisant du banquier le protecteur attiré de certaines actrices ou femmes galantes. Ce qui signifiait concrètement qu'il obtenait la fidélité, souvent malmenée, de sa maîtresse contre la prise en charge d'une part importante, si ce n'est de la totalité de son train de vie. Or l'entretien d'une courtisane de haut vol comme Cora Pearl, Blanche d'Antigny ou Émilienne d'Alençon nécessitait des fonds considérables que seuls de richissimes financiers appartenant aux familles les plus fortunées de France pouvaient mobiliser. Durant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les membres de la bourgeoisie d'affaires (négociants, industriels, banquiers) ont connu un enrichissement rapide et considérable<sup>132</sup> et il n'est donc pas étonnant de les retrouver en nombre important dans notre réseau du demi-monde. Pépita Sanchez, originaire d'Espagne, est l'une de ces demi-mondaines connue du Tout-Paris à l'époque que nous étudions, mais complètement oubliée aujourd'hui. En 1871, elle était entretenue par le plus jeune des fils Gunzburg, agent de change dans la banque familiale. Parmi les dépenses qu'il effectua pour elle en l'espace d'un an : les meubles et le loyer d'un appartement au 164 boulevard Haussmann (7 000 francs), le loyer d'un chalet à Chatou pour l'été (environ 8 000 francs), les gages des cinq domestiques et les frais de la maison (les dîners pouvaient avoir plus de trente couverts), et d'innombrables cadeaux dont cinq chevaux, deux ou trois voitures<sup>133</sup>. Le registre BB1 rapporte qu'auparavant le jeune Gunzburg avait la signature de la banque et une pension paternelle de 50 000 francs par an. Ayant rencontré Pépita Sanchez, il alla trouver son père en lui disant qu'il voulait rester honnête homme (i.e ne pas utiliser la signature de la maison à des fins personnelles) et que ses ressources ne lui suffisaient pas car il voulait offrir à sa maîtresse tout ce qu'elle pouvait désirer. « Le père heureux, de cette franchise, lui augmenta sa pension du double<sup>134</sup>. »

Le jeune Gunzburg pouvait se permettre des dépenses considérables. Mais hormis les membres des familles les plus riches de France, banquiers et hommes d'affaires à l'instar des autres clients du demi-monde n'avaient pas toujours les moyens de leurs dépenses. Des disparités énormes existaient entre ce que pouvait se permettre un Gunzburg ou un Rothschild, un agent de change, un employé supérieur ou un commis de banque moins fortuné<sup>135</sup>. Alice Regnault eut, dans les années 1871-1872, un certain M. Vernet comme amant, qui était alors directeur ou employé supérieur à la Société générale. Ce dernier lui

---

<sup>132</sup> Adeline Daumard (dir.), *Les Fortunes françaises au XIX<sup>e</sup> siècle : enquête sur la répartition et la composition des capitaux privés à Paris, Lyon, Lille, Bordeaux et Toulouse d'après l'enregistrement des déclarations de succession*, Paris, Mouton, 1973, p. 149.

<sup>133</sup> F°82 « Pépita Sanchez », BB1, APP.

<sup>134</sup> *Ibid.*

<sup>135</sup> Disparité que l'on trouve également chez les viveurs où il est bien difficile de comparer la fortune et le prestige d'un Ludovic Gramont-Caderousse à celle d'un noble peu fortuné cadet d'une famille de province.

aurait offert une très jolie maison de campagne à Triel et cent mille francs, en plus des dix mille francs qu'il lui donnait par mois pour ses dépenses. Mais selon un rapport de janvier 1872, il aurait laissé dans sa caisse un déficit d'un million huit cent mille francs<sup>136</sup>.

En littérature, le banquier fait toutes ces dépenses et ces folies poussé par un amour fou, voire un désir bestial pour l'objet de ses attentions. Le baron de Nucingen devient mélancolique et malade d'amour pour la belle Esther. En revanche, le banquier Le Goëz brûlait certes d'un amour baveux pour Cloé de Haut-Brion mais n'en continuait pas moins ses débauches quotidiennes. En dehors des affres de l'homme d'une cinquantaine d'années pris du « démon de midi », après des années uniquement consacrées au dur labeur des affaires, plusieurs autres hypothèses sont à envisager. Tout d'abord parce qu'une partie des financiers et des banquiers présents dans notre réseau du demi-monde était loin d'approcher la cinquantaine. Un certain nombre d'entre eux — Salomon Gunzburg, Édouard de Perrégaux, le fils Delahante pour citer des noms du registre BB1 — faisaient partie de la jeunesse dorée parisienne de l'époque. Leur fréquentation des femmes galantes s'intégrait plus largement dans une sexualité d'apprentissage et d'attente. Héritiers d'une fortune familiale considérable mais possédant un nom encore nouveau, l'entretien d'une maîtresse ne les départageait pas de leurs jeunes pairs du Tout-Paris. Au contraire, cela témoignait de succès personnels, toujours opportuns dans cette période de construction de soi et d'apprentissage de la masculinité, mais cela facilitait et marquait également leur appartenance à la bonne société et à ses valeurs.

Concernant des hommes ayant acquis récemment leur fortune ou issus de familles encore considérées comme parvenues dans les hautes sphères parisiennes, l'entretien d'une courtisane de haut vol a souvent été perçu comme une imitation des pratiques galantes aristocratiques<sup>137</sup>, ce qui expliquerait la recherche de maîtresses particulièrement valorisantes. Dans le demi-monde, on peut faire la distinction entre les hommes jouant les Pygmalion, c'est-à-dire lançant des femmes encore peu connues en les installant dans leurs premiers meubles, en leur offrant leurs premières toilettes ou en par faisant leur éducation. Et ceux, peut-être les plus nombreux, qui ne voulaient que les femmes les plus connues et les plus désirées, en général également les plus chères. Au vu des femmes entretenues par les banquiers et hommes d'affaires de notre réseau, ceux-ci appartenaient plutôt à la deuxième catégorie. Raphaël Bischoffsheim eut des liaisons avec beaucoup d'actrices dont Rachel,

---

<sup>136</sup> F°204 « Alice Regnault », BB1, APP.

<sup>137</sup> Alain Corbin, *Les Filles de noce : misère sexuelle et prostitution au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier Montaigne, 1978, p. 297.

Amélie Latour, Athalie Manvoy, Blanche d'Antigny et Hortense Schneider. Toutes très connues en tant que comédiennes mais la plupart surtout réputées à l'époque pour leur carrière galante.

Ces pratiques ne s'apparentaient pas à une imitation des mœurs aristocratiques mais plutôt à une captation. Contrairement au petit-bourgeois qui entretenait une danseuse de cabaret ou au client de maison de rendez-vous qui s'offrait pour une heure le nom d'une mondaine ou d'une actrice célèbre, ces hommes étaient effectivement les protecteurs des femmes les plus célèbres de leur temps. Son argent permit par exemple au comte Édouard de Perrégaux<sup>138</sup> de voler Alice Ozy au prince de Montpensier. Économiquement, le passage du protecteur-aristocrate au protecteur banquier ne fait que refléter l'apparition au sein des élites de l'époque de nouvelles familles et de nouveaux individus issus de la bourgeoisie d'affaires, souvent plus fortunés et mieux armés financièrement que les vieilles lignées aristocratiques. Symboliquement c'est une prise de pouvoir correspondant à l'appropriation de pratiques jusque-là éminemment aristocratiques. Réalité qui permet de comprendre pourquoi les viveurs se mirent autant à valoriser a contrario le personnage de l'amant de cœur et à blaguer autour du protecteur cocufié, à l'instar du comte Albert de Maugny qui ne cesse d'exalter dans ses Mémoires les viveurs-amants de cœur face aux banquiers-protecteurs. D'après lui, les courtisanes de son temps ne jugeaient jamais un homme uniquement d'après sa fortune et ne le croyaient pas chic uniquement parce qu'il avait beaucoup d'argent<sup>139</sup>. Autant dire, qu'il avait une vision très négative du rôle de protecteur joué par les financiers et les hommes d'affaires de son temps :

*Celui-là avait ses heures marquées, ses droits fixes, qui ne dépassaient pas, dans la plupart des cas, la porte du gynécée, et il n'était ni élégant ni habile d'en faire parade. On lui donnait ses aises, une discrétion suffisante, une certaine déférence, la satisfaction intime de s'imaginer qu'il possédait la maîtresse de tel ou tel grand seigneur en vogue — tandis que c'était le grand seigneur qui le bernait avec sa belle — une fidélité relative, qui consistait à ne pas le tromper avec un collaborateur de son espèce, et de l'amour... pour son argent<sup>140</sup>. »*

Il ne faut pas oublier que les élites de l'époque étaient encore fortement marquées par le modèle de la vie mondaine et des privilèges aristocratiques. Dans ce contexte, la conduite

---

<sup>138</sup> Comte François Édouard Charles de Perrégaux (1815-1889). Cet officier de cavalerie est le fils du banquier Alphonse de Perrégaux, chambellan de Napoléon I.

<sup>139</sup> Zed, *Le Demi-Monde*, op. cit., p. 28.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 23-24.

des banquiers protecteurs d'actrice témoigne moins, à nos yeux, d'une imitation que d'une participation à la vie mondaine. La fréquentation des femmes galantes s'inscrivait alors dans un processus d'intégration plus large au sein du Tout-Paris. L'entretien d'une maîtresse célèbre permettait, principalement aux hommes issus des plus grandes familles financières, de faire partie de la société du Boulevard, d'être intégrés à ses réseaux de sociabilité et de pouvoir. Stratégie indissociable, à nos yeux, des politiques matrimoniales menées parallèlement et légalement dans la bonne société, au point que l'on pourrait parler d'une double intégration par les femmes.

La comtesse Le Hon, qui fut pendant de nombreuses années la maîtresse officielle du duc de Morny, était la fille du riche banquier et industriel belge, François-Dominique Mosselman et l'épouse du comte Charles Le Hon, ambassadeur de Belgique en France. Elle était également la sœur de l'industriel et grand collectionneur d'œuvres d'art, Alfred Mosselman<sup>141</sup>, dont la maîtresse, Apollonie Sabatier, tenait un salon très réputé. Le financier Florentin-Achille Seillière marie sa fille Jeanne au prince Sagan tandis que son fils (le baron Alexandre Seillière) épouse Antoinette de Galliffet, fille du marquis Gaston de Galliffet et de Georgina Laffitte<sup>142</sup>. Viveurs et grands banquiers étaient donc étroitement liées par les femmes, qu'elles soient mères, sœurs, filles, épouses ou maîtresses. Quant aux nouveaux venus de la finance, il était beaucoup plus facile pour eux d'approcher et de côtoyer hommes d'affaires et riches banquiers du Tout-Paris en passant par les réseaux du demi-monde que de chercher à faire leur connaissance en étant reçus dans la bonne société.

Tout d'abord, parce que la plupart des banquiers étaient loin d'avoir pour épouse des Renée Saccard, capables de briller avec panache dans le monde. Les analyses d'Anne Martin-Fugier à propos des femmes des personnalités politiques et de la bonne société dans le premier XIX<sup>e</sup> siècle nous semblent pouvoir s'appliquer aux banquiers du Tout-Paris. À savoir qu'au sein des nouvelles élites, il y avait d'importantes disparités entre les femmes, alors que les hommes — dont des personnages aussi différents socialement qu'Adolphe Thiers et le comte Charles de Rémusat — étaient comme mis à niveau par leurs études et leurs activités intellectuelles et politiques<sup>143</sup>. En dehors des individus appartenant aux grandes familles de la

---

<sup>141</sup> François Alfred Mosselman (1810- 1867) fit partie de la jeunesse dorée parisienne de la Monarchie de Juillet avant d'épouser en 1835 Eugénie-Claire Gazzini, baronne Brentano di Cimaroli. Alfred Mosselman est surtout connu aujourd'hui pour sa longue liaison avec Apollonie Sabatier (de 1847 à 1861) qui tenait pour lui un salon où se pressaient de très nombreux artistes.

<sup>142</sup> Elle est la fille de Charles Laffitte (1803-1875), neveu du banquier Jacques Laffitte, lui-même banquier et personnalité parisienne.

<sup>143</sup> Anne Martin-Fugier, *La Vie élégante*, op. cit., pp. 199-200.



bourgeoisie d'affaires, banquiers ou financiers, particulièrement ceux ayant connu une forte ascension sociale, avaient davantage épousé des bourgeoises que des mondaines. Leurs femmes avaient rarement reçu l'éducation permettant de se fondre dans la bonne société. Il leur manquait les savoirs et les usages mondains qui leur auraient permis d'être de vraies hôtesse, de tenir salon, de savoir organiser des réceptions et d'orchestrer les conversations telles qu'on l'entendait dans le monde.

Leurs épouses ne pouvant être totalement intégrées à la bonne société, et dans la mesure où elles étaient l'indicateur le plus fort de leur ascension sociale, certains banquiers et hommes d'affaires « circulaient » seuls dans le Tout-Paris. Face à l'impossibilité de s'insérer pleinement dans le jeu des invitations/réceptions de la sociabilité mondaine, beaucoup préféraient organiser leurs relations d'affaires et leur sociabilité professionnelle autour des espaces masculins qu'étaient le cercle et le Boulevard, ou autour du salon de leur maîtresse. Cette situation n'est perçue par Émile Zola qu'à travers le prisme de l'hypocrisie : ces hommes cherchaient par tous les moyens à se donner l'image d'hommes sérieux et respectables menant une vie rangée alors qu'en réalité ils baignaient dans la débauche (cf. supra). Nous dirions plutôt que ces hommes se situaient au carrefour de différents systèmes de valeurs et que leur attitude relevait en quelque sorte du syncrétisme, en alliant pratiques aristocratiques et respectabilité bourgeoise. La plupart semblent avoir adopté les pratiques du Tout-Paris en ce qui concernait le demi-monde mais gardaient vis-à-vis de la famille et l'espace privé, des représentations et des comportements plus bourgeois. Le couple légitime formé par le banquier et sa femme était bien plus proche du modèle bourgeois que du modèle mondain. Mais le couple illégitime du banquier et de sa maîtresse s'inscrivait pleinement dans le modèle de mœurs galantes de l'aristocratie et était fort éloigné des pratiques prostitutionnelles bourgeoises.

### *3.2 Le demi-monde et la Bourse*

L'entretien d'une maîtresse s'insérait dans une politique de dépense et de luxe qui était loin de ne concerner que les seuls plaisirs sexuels. Dans les années 1860, Raphaël Bischoffsheim était l'un des banquiers boulevardiers les plus en vue de Paris. Sa réputation tenait autant à ses liaisons amoureuses qu'à ses fréquentations, à son entree dans le monde du théâtre qu'aux superbes fêtes qu'il organisait notamment au restaurant des Frères Provençaux :

*« Toute la presse, tous les auteurs dramatiques, toutes les comédiennes et toutes les*

*jolies demoiselles à la mode assistaient à ces agapes. Il y avait en plein hiver un souper de cent cinquante couverts, servi au rez-de-chaussée. La salle resplendissait de lumière et de fleurs. Le vin de Champagne coulait à flots, et la table succombait sous le poids des dindes truffées, des poissons rares, des asperges et des pêches poussées en serre chaude. Après le festin, on remontait dans les salons du premier étage, où un orchestre excellent donnait le signal de la valse. La fête se prolongeait jusqu'au jour<sup>144</sup>. »*

La fréquentation des femmes galantes, le jeu, mais aussi les espaces du Boulevard qu'étaient les cafés, les restaurants de nuit et les cercles faisaient partie du quotidien de l'homme d'affaires ou du financier. Si l'on en croit Émile Zola, ces comportements ne relevaient que du caprice, de la coquetterie, de la mode et de l'impossibilité de sortir des mécanismes du jeu et de la dépense. La consommation ostentatoire et la parade sociale qu'impliquait l'entretien officiel d'une femme galante ne s'expliquait pas uniquement par le désir et la vanité de se démarquer de son voisin et d'imposer dans l'espace public son statut social. À nos yeux, si la fréquentation et l'entretien des femmes galantes étaient si répandus parmi les hommes de Bourse, c'est qu'ils répondaient à des besoins sociaux spécifiques à ce groupe, qui ne se résumaient pas à la simple débauche ou à un naïf désir d'imitation aristocratique.

L'offre de bijoux, de voitures, d'un hôtel particulier à sa maîtresse était une démonstration de richesse et de puissance qui n'avait rien de symbolique. L'entretien d'une femme galante permettait de démontrer son crédit et ses capacités financières. Phénomène qui n'était pas sans importance à une époque où les marchés boursiers se développaient rapidement, en raison des importants capitaux que nécessitaient les progrès de l'industrie, le développement des transports et les travaux haussmanniens dans le cas parisien. La Bourse de Paris ne mettait alors en relation qu'un nombre limité d'agents de change, d'hommes d'affaires et de banquiers dont la réussite personnelle était souvent considérée comme le meilleur garant de leur sens des affaires et de la bonne santé de leurs fonds. Par ailleurs, bourgeoisement considéré à l'époque comme un gaspillage et un luxe dispendieux, l'entretien d'une femme galante était par excellence la dépense de celui qui ne savait plus quoi faire de son argent. Une dépense si vaine et si futile qu'elle ne pouvait que démontrer l'importance du crédit et des fonds de celui qui la faisait.

Ce qu'Émile Zola avait très bien saisi par ailleurs et illustré grâce au personnage d'Aristide Saccard dans *La Curée*. Celui-ci « avait compris qu'un grand financier doit aimer

<sup>144</sup> Gustave Claudin, *Mes souvenirs*, op. cit., p. 249.

les femmes et faire quelques folies pour elles. Il était d'amour brutal, préférait l'argent ; mais il entra dans son programme de courir les alcôves, de semer les billets de banque sur certaines cheminées, de mettre de temps à autre une fille célèbre comme une enseigne dorée à ses spéculations<sup>145</sup>. » Cependant Aristide Saccard ne se contentait pas de ses maîtresses mais se servait aussi de sa femme Renée comme « d'un instrument et d'une enseigne de sa richesse<sup>146</sup> ». C'est peut-être là où nous nous éloignons de l'optique zolattienne en émettant l'hypothèse que la dépense somptuaire liée à l'entretien d'une femme galante était faite parce que l'épouse légitime, pour des raisons morales et sociales, ne pouvait dans bien des cas endosser ce rôle de réclame-vivante.

Les banquiers étaient pour la plupart des hommes de leur époque et d'origine bourgeoise. Ils faisaient donc comme beaucoup d'autres la distinction entre femmes vénales et femmes honnêtes et n'auraient jamais traité leur épouse comme leur maîtresse. Les modes et la moralité bourgeoise étant ce qu'elles étaient, certains cadeaux destinés à rehausser la puissance de leurs acquéreurs convenaient bien mieux à des femmes galantes qu'à des femmes honnêtes. Sans compter qu'en matière de publicité, les chroniques et les rubriques mondaines parisiennes s'intéressaient beaucoup plus aux diamants de la petite C\*\*\* que lui aurait offert son amant M. de \*\*\* qu'à la tenue portée par Mme X\*\*\*, femme d'agent de change. Si autant de banquiers ou d'hommes d'affaires entretenaient des maîtresses, c'est aussi parce que leur femme était plus difficilement transformée en enseigne de leur richesse.

En entretenant des femmes galantes, les banquiers étalaient leur fortune mais s'inséraient plus largement dans le monde du Boulevard et ses réseaux d'influence. C'était aussi un moyen d'obtenir directement ou indirectement, des informations précieuses sur les événements politiques et économiques capables d'influer sur la Bourse grâce aux autres amants de leur(s) maîtresse(s) — hommes politiques, diplomates, militaires, journalistes. Si, selon le registre BB1, Anna Deslions<sup>147</sup> aurait été lancée dans la galanterie par sa liaison avec l'agent de change Marius Bianchi<sup>148</sup>. Elle eut également une liaison avec l'homme d'affaires Arthur Law de Lauriston, qu'elle aurait ruiné mais qu'elle aurait, quelques années plus tard,

---

<sup>145</sup> Émile Zola, *La Curée*, *op. cit.*, p. 397.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 291.

<sup>147</sup> Anna Deslions (1820-1873) : elle aurait commencé à se prostituer à l'âge de seize ans dans un bordel clandestin de la rue Taitbout et vivait alors maritalement avec son souteneur. Elle habita l'immeuble des Goncourt rue Saint-Georges et connut une certaine vogue dans les années 1860. Habituee du « Grand seize » du café Anglais, elle compta parmi ses amants le prince Jérôme Napoléon, Napoléon III, Lambert Thiboust, le comte Law de Lauriston.

<sup>148</sup> Marius Bianchi (1823-1904). Il devient agent de change à la Bourse de Paris en 1866, son bureau est situé au 102 rue de Richelieu, son domicile au 22 bd des Capucines. Il fut député de l'Orne, candidat conservateur impérialiste, et siégea de 1876 à 1881.

aidé à se refaire en Bourse en lui soufflant les menaces de guerre et le mariage de la princesse Clotilde de Savoie avec son amant de l'époque, le prince Jérôme Napoléon<sup>149</sup>.

Le banquier Steiner est par trop engoncé dans les habits stéréotypés du banquier fêtard pour sembler réel. C'est davantage dans *La Curée* que dans *Nana* qu'Émile Zola met au jour les rapports entre le demi-monde et le monde de l'argent à travers notamment les arrangements et les combines d'Aristide Saccard<sup>150</sup>. Nous avons déjà évoqué dans le chapitre précédent l'hôtel particulier de Valtesse de la Bigne et l'avantage que celle-ci pouvait tirer d'un cadeau offert par un amant aussi prestigieux que le prince de Sagan. Mais le prince de Sagan était un « décafé » qui vivait aux crochets de son épouse. Celle-ci, séparée de son mari, payait quand même régulièrement ses dettes de jeu au point qu'elle finit par lui constituer une rente de cent vingt-cinq mille francs par an. Il avait autant intérêt que Valtesse, notamment auprès de ses nombreux créanciers, à faire croire qu'il était capable (ou de nouveau capable) de faire face à de telles dépenses. Si le prince Sagan était davantage homme du monde que financier, il n'en reste pas moins que cette stratégie du faux cadeau a pu être pratiquée par des hommes d'affaires plus soucieux de rétablir leur crédit que de conquérir une belle. Aristide Saccard se révèle encore plus rusé et restaure la confiance de ses créanciers en jouant le personnage stéréotypé du banquier éperdu d'amour :

*« Ce fut à la fin d'un souper que Saccard et Laure d'Aurigny conclurent un traité d'alliance. Laure était criblée de dettes et ne songeait plus qu'à trouver un bon jeune homme qui voulût bien l'enlever et la conduire à Londres. Saccard, de son côté, sentait le sol s'écrouler sous lui ; son imagination aux abois cherchait un expédient qui le montrât au public vautré sur un lit d'or et de billets de banque. La fille et le spéculateur, dans la demi-ivresse du dessert, s'entendirent. Il trouva l'idée de cette vente de diamants qui fit courir tout Paris, et dans laquelle il acheta, à grand tapage, des bijoux pour sa femme. Puis, avec le produit de la vente, quatre cent mille francs environ, il parvint à satisfaire les créanciers de Laure, auxquels elle devait à peu près le double. Quand on le vit liquider la situation de la d'Aurigny, il passa pour son amant, on crut qu'il payait la totalité de ses dettes, qu'il faisait des folies pour elle. Toutes les mains se tendirent vers lui, le crédit revint, formidable. Et on le plaisantait, à la Bourse, sur sa passion, avec des sourires, des allusions qui le ravissaient. Pendant ce temps, Laure d'Aurigny, mise en vue par ce vacarme, et chez laquelle il ne passa seulement pas une nuit, feignait de le tromper avec huit à dix imbéciles alléchés par l'idée de la voler à un homme si colossalement riche. En*

---

<sup>149</sup> JDG, 7 janvier 1859.

<sup>150</sup> Spéculateur immobilier profitant de son emploi à l'Hôtel-de-Ville pour s'enrichir grâce aux travaux du baron Haussmann dans *La Curée*, Aristide Saccard devient banquier dans *L'Argent* (1891) et fait fortune grâce à l'établissement qu'il crée, la *Banque universelle*.

*un mois, elle eut deux mobiliers et plus de diamants qu'elle n'en avait vendus*<sup>151</sup>. »

Aristide Saccard et Laure d'Aurigny jouent ici une partition qui pourrait s'appeler les dessous du demi-monde. Ils s'enrichissent sur les désirs d'imitation et de cocufiage des puissants à l'œuvre chez bien des clients des femmes galantes de l'époque. En voulant dénoncer cette situation, Émile Zola lève le voile sur un phénomène qui nous semble bien plus intéressant : l'importance de la dépense vénale dans le monde des affaires. Celle-ci s'explique à nos yeux par le poids des relations interpersonnelles et de l'individu (son habileté, ses fonds, son crédit) dans le système bancaire et financier, obligeant banquiers et hommes d'affaires à être en représentation permanente. Nous ne nions pas les désirs et besoins individuels pouvant pousser certains de ces hommes à fréquenter les femmes galantes (célibat, mauvais mariage, etc.). Mais les dépenses afférentes à ces liaisons ainsi que leur publicisation dans le cadre limité des mondes du Boulevard et de la Bourse nous semblent clairement se conformer à des logiques sociales de concurrence et de domination, rattachées à l'apparition de nouvelles élites de l'argent et de la finance et à leur intégration dans le Tout-Paris.

## **CONCLUSION**

Entretien d'une maîtresse et fréquentation des femmes galantes s'intégraient dans un jeu social qui, au sein d'élites parisiennes profondément restructurées par le siècle, dépassait très largement le cadre de pratiques sexuelles individuelles. Les clients du demi-monde se recrutaient parmi les artistes et les hommes de lettres, les hommes du monde et les viveurs, les banquiers et les financiers. À l'aristocratie d'Ancien Régime, dont les traditions galantes n'étaient plus à prouver, s'adjoignaient donc les nouvelles élites du XIX<sup>e</sup> siècle qu'incarrait « le patriciat de la banque, du ministérielisme, des journaux et de la tribune<sup>152</sup> ». Malgré le remplacement progressif de la société de cour par le Tout-Paris, l'ensemble des élites parisiennes restait marqué par le modèle de la vie mondaine et des privilèges aristocratiques (oisiveté et dépense somptuaire). Ce modèle ainsi que la composition sociale hétérogène de ces nouvelles élites expliquent les enjeux symboliques et financiers, au sein du demi-monde, autour des figures du protecteur et de l'amant de cœur.

Dans *Nana*, Émile Zola peint des élites obsédées par leurs désirs et le sexe de la

---

<sup>151</sup> Émile Zola, *La Curée*, *op. cit.*, p. 427-428.

<sup>152</sup> Anne Martin-Fugier, *La Vie élégante*, *op. cit.*, p. 23.

courtisane. « Le sujet philanthropique est celui-ci : toute une société se ruant sur le cul. Une meute derrière une chienne, qui n'est pas en chaleur et qui se moque des chiens qui la suivent. Le grand levier qui remue le monde. Il n'y a que le cul et la religion<sup>153</sup>. » Bien sûr les grandes horizontales étaient belles et désirables. Il est clair que certains, à l'instar de Khalil-Bey ou Xavier de Vandevres, se sont ruinés ou suicidés après avoir fugitivement éclairé Paris de l'éclat de leurs agapes. Assurément il y eut des passions malheureuses et des amours dévorantes. Mais la fréquentation des femmes galantes était tout autant affaire de sociabilité que de sexualité. Sous le Second Empire, monde du Boulevard et demi-monde ne formaient pratiquement qu'un seul et unique espace social et géographique, mais cette unité a été occultée par les divisions sexuées opérées au XIX<sup>e</sup> siècle entre les différents espaces parisiens, entre les hommes et les femmes. Le demi-monde était une nébuleuse de femmes, de salons et de sociétés qui ressemblait davantage à un espace de sociabilité et de pouvoir alternatif qu'à un cercle libertin. On y préparait des transactions et des opérations financières comme on y faisait les élections à l'Académie française. Avant d'être un espace « libertin », le demi-monde était un espace de brassage social et de rencontre pour des hommes appartenant à différents réseaux et milieux sociaux.

---

<sup>153</sup> F°207-208, NAF 10313 « dossier préparatoire de *Nana* », BNF.